

Le Monde

Des Livres

Vendredi 26 juin 2009

Actualités : l'avènement de l'autoédition

p. 2

Littérature : Legendre, Janvier, Otte...

p. 3 et 5

Essais : dans l'œil de l'icône avec W.J.T. Mitchell

p. 6



Grimm

L'enfant incorrigible

Les contes forment un genre presque inhumain. De nombreux animaux rêvent. Les rêves sont des suites orientées d'images. Plus tard, quand les langues apparurent chez les hommes, la narration linguistique les a insensiblement relayés.

C'est « ce qui n'est pas » qui s'invente dans le conte, comme dans le rêve, comme dans le désir. L'affamé voit tout à coup une table mise couverte de tout ce qu'il préfère. L'assoiffé fonce vers un mirage d'eau qui brille au loin. L'homme frigorifié tire au-dessus de son corps qui tremble un édredon de plumes. L'homme solitaire imagine une femme merveilleuse.

Enfin paraît en France la première édition intégrale des 239 contes collectés par les frères Grimm, y compris les censurés, y compris les retranchés. Cette édition est indispensable à tous ceux qui aiment les livres. Elle est due à Natacha Rimasson-Fertin. Tous les contes ont été retraduits avec la plus grande simplicité possible. Et chacun d'entre eux est commenté, en notes, avec l'érudition la plus sûre.

La beauté des contes, comme le pouvoir des rêves, c'est qu'ils sont portés par un élan qui envahit l'âme irrésistiblement. Ni l'un ni l'autre ne connaissent la position sujet. Le rêveur surgit dans le rêve avec son corps et son visage ; c'est une troisième personne comme les autres personnages du rêve ; comme tous les héros de conte, il y poursuit sa quête.

Le conte pénètre directement dans l'inconscient. Il ne faut jamais expliquer la signification d'un conte à un enfant.

Pascal Quignard
Suite page 4

Pourquoi les contes nous fascinent-ils ? A l'occasion de la publication de l'intégrale des frères Grimm, les romanciers Pascal Quignard et A.S. Byatt évoquent ce genre universel

Extrait de la série « Underwater », RENÉ & RADKA / GALERIE PHILIPPE CHAUME

L'humanité captivante d'un « serial killer »

On ignorait qui était Shane Stevens. On n'avait, à vrai dire, aucune raison de le connaître. Après avoir écrit 5 livres entre 1966 et 1981, le romancier américain avait mystérieusement disparu. Pseudonyme abandonné ? Auteur reclus dans une montagne ? Nul ne sait. Quant à son principal ouvrage, *By Reason of Insanity*, un polar écrit en 1979, régulièrement cité comme référence par les maîtres des thrillers, Stephen King, James Ellroy ou Thomas Harris, il n'avait été ni réédité aux Etats-Unis ni publié en France.

Miracle : les éditions Sonatine se sont mis en tête de publier ce roman, jusque-là connu des seuls initiés capables de dénicher, pour une centaine de dollars, les rares exemplaires en anglais disponibles sur Internet. Après deux années de recherches, pour obtenir l'autorisation de le publier en français, l'éditeur a fini par retrouver l'agent gérant les droits de cet

ouvrage oublié. Miracle, car ce polar est exceptionnel, un de ceux qui vous attachent pieds et poings liés, qui vous poursuivent, vous remuent. On l'a lu d'une traite et on a envie de recommencer. Malgré la dureté, malgré la noirceur, malgré les scènes de violence terriblement détaillées.

Au-delà du mal
By Reason of Insanity
de Shane Stevens

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Clément Baude, Sonatine, 768 p., 23 €.

Au-delà du mal est le récit clinique du parcours et de la vie d'un serial killer, aux Etats-Unis, dans les années 1970. Thomas Bishop a 10 ans lorsqu'il est placé en hôpital psychiatrique après avoir tué et brûlé sa mère, laquelle le tyrannisait et le battait depuis des années. Le livre commence d'ailleurs ainsi, par l'instant où l'enfant observe sa

mère qui se consume, après qu'il l'apoussée dans le poêle à bois : « Désormais silencieux, hormis un rôle monotone qui lui sortait du fond de la gorge, les yeux affolés à la lueur rouge du feu, le petit garçon regarda le corps brûler, brûler, brûler... »

Quinze ans plus tard, Thomas Bishop s'échappe de l'hôpital-prison et débute une cavale sanglante pour se venger de sa mère – que vont incarner, sans le savoir, toutes les femmes, « les démons », qu'il croise. « L'ennemi avait une forme, une silhouette et des seins. Du sang, des os et un ventre. »

Un meurtre, puis deux, puis des dizaines – Thomas Bishop torture et tue en se déplaçant de Las Vegas à Chicago ou New York. Sordide ? Oui, sans conteste. Mais étonnamment humain : en se plaçant dans la boîte noire du criminel, en racontant par le détail son enfance, sa vie en hôpital psychiatrique, puis sa révélation morbide et ses actes quotidiens pour orga-

niser les meurtres et la fuite, Shane Stevens dresse un portrait saisissant de la folie, de cet enchaînement de faits, d'histoires, de rencontres ou de non-rencontres, qui conduisent un homme à céder à la violence la plus extrême. « Le héros de ce livre est l'un des plus troublants jamais apparus sur une page imprimée », a résumé l'écrivain irlandais John Connolly.

Dans son récit, Shane Stevens entremêle les points de vue de tous ceux qui gravitent dans l'univers du crime, révélant leur fascination pour la face sombre de l'humanité. Les policiers. Les médecins. Les hommes politiques. Les journalistes. On passe de l'un à l'autre, sans jamais perdre le fil, le puzzle mental du tueur apparaissant progressivement, par touches successives. Mais le serial killer n'est pas le seul à se voir ainsi dévoilé. Parmi tous les acteurs du drame, un personnage ressort, dans son ambiguïté, sa complexité : Adam Kenton, journa-

liste d'investigation obstiné et désabusé : « A ses yeux, toutes les villes se ressemblaient, corrompues et remplies d'hommes aux appétits meurtriers. Il était fasciné par le pouvoir, et comme celui-ci reposait entièrement entre les mains des hommes, il fréquentait les hommes. »

Imparfaitement humain

Adam Kenton se lance dans une enquête au long cours, voulue par ses patrons, convaincus que le crime est aussi affaire de profit. La recherche devient quête personnelle pour le journaliste, happé par son dossier, obnubilé par l'ennemi public n°1, à force de vouloir emprunter son sillage. Adam Kenton – héros aussi imparfaitement humain que le tueur est parfaitement monstrueux – y rencontre « la douleur, la peur, la folie » à une échelle « incommensurable ».

Le génie de Shane Stevens est d'écrire dans un style dépouillé, sans pathos ni adjectifs, sur un

mode quasi journalistique, proche du grand Truman Capote reconstituant dans *Des sangs froids* l'itinéraire de deux meurtriers aux Etats-Unis à la fin des années 1950. Shane Stevens n'a pas réalisé le même travail d'enquête. Mais lui aussi est parti du réel, s'inspirant de la vie de Caryl Chessman, surnommé « le braqueur à la torche rouge », condamné à mort pour viols, exécuté en 1960 après avoir écrit plusieurs livres et contribué à lancer le débat sur la peine capitale aux Etats-Unis. Caryl Chessman, dont il raconte minutieusement les dernières minutes dans le couloir de la mort. Caryl Chessman, dont l'écrivain imagine qu'il pourrait être le père et l'inspirateur involontaire de Thomas Bishop. Comme si Buffet, Bontems ou Ranucci, parmi les derniers condamnés exécutés en France, devenaient les personnages d'un thriller faussement réaliste... ■

Luc Bronner

Le jackpot de l'autoédition

Aux Etats-Unis, le secteur est en pleine expansion, et engrange des profits substantiels

Dans les ruelles de Greenwich Village, à Manhattan, on rencontre souvent, les soirs d'été, des hommes rêveurs assis derrière quelque table de fortune, une collection de papiers méticuleusement disposée sous les yeux. Une petite pancarte annonce : « *Published Poet* ».

Si plus tard on tape, par curiosité, « *self-publishing companies* » sur le moteur de recherche Google, 53 millions d'entrées se présentent sur l'écran en une fraction de seconde. C'est dire que les poètes d'aujourd'hui ont l'embaras du choix ! Mais aussi, bien sûr, les écrivains téméraires, les entrepreneurs en tout genre, ou encore les familles en quête de cadeaux littéraires personnalisés. A croire que, à l'âge virtuel, le désir pour le livre objet tangible est toujours aussi prégnant. Et paradoxalement, grâce à Internet, il est désormais plus aisé que jamais de créer son propre livre, moyennant une somme allant de 3 dollars à 100 000 dollars et, dans le meilleur des cas, une attente d'à peine une heure. Les prix s'échelonnent en fonction du service offert, qui peut aussi inclure la création de couvertures, le marketing et la distribution aux vendeurs en ligne. Certaines compagnies, comme Lulu ou CreateSpace (sur Amazon.com), produisent même l'ouvrage gratuitement, mais se rémunèrent en faisant payer les frais d'impression et aussi en partageant les profits avec l'auteur.

Or voici le miracle du marché américain : ces profits sont tout à fait substantiels, alors même que de nombreuses compagnies offrent à leurs clients des royalties plus élevées que celles offertes par des maisons traditionnelles... En 2008, toutes catégories confondues, près de 480 000 livres ont été



AMANDINE CIOSI

publiés aux Etats-Unis, soit environ 100 000 de plus que l'année précédente. Une part significative de cette augmentation serait due à la croissance exponentielle des livres « autopubliés », comme le démontrent les activités financières des compagnies d'autoédition. En janvier, Author Solutions, déjà propriétaire de iUniverse et d'Author House, a acquis Xlibris, compagnie rivale. En 2008, Author Solutions avait déjà publié à elle seule près de 13 000 titres, soit – chiffre extraordinaire – 2,5 millions d'exemplaires vendus sur tout le marché américain, sachant que certains de ces livres « autopubliés » sont distribués sur Amazon, ou encore sur le site Internet de la plus grande chaîne de librairies américaine, Barnes & Noble.

Même si leur part de marché globale reste minime, la croissance

vertigineuse de ces maisons représente un phénomène commercial et littéraire (au sens, certes, fort large) inouï, à un moment où l'industrie du livre traditionnelle traverse la plus grave crise qu'elle ait connue depuis la Grande Dépression. Exemple : combinés à Xlibris, sa nouvelle filiale, Author Solutions a vendu un nombre total de 19 000 titres en 2008 – c'est-à-dire plus de six fois le nombre publié par Random House, la plus grande maison d'édition au monde ! Et, justement, Random House aurait depuis quelques jours fait circuler un mémorandum interne mettant un frein aux achats de livres risquant de ne pas dépasser les 65 000 exemplaires à la vente, ce qui réduirait drastiquement la production actuelle.

Or les compagnies de « *self-publishing* » ont, quant à elles,

adopté la stratégie inverse. Au contraire de la plupart des grands éditeurs, qui ne cessent de miser sur le potentiel « blockbuster » de l'année (à savoir le « méga-best-seller » qui rapportera, comme la série *Twilight* chez Little, Brown and Company, la majorité du revenu d'une maison traditionnelle), ces nouvelles maisons accumulent les titres et gagnent de l'argent même sur des ouvrages extrêmement « ciblés », qui ne se vendent qu'à 5 ou 10 exemplaires.

Consommateurs-créateurs

Le secret ? Eileen Gittins, fondatrice de Blurby – dont le revenu pour 2008 s'élève à 30 millions de dollars pour 300 000 titres, vendus à près d'un million d'exemplaires – explique que, « depuis trois ou quatre ans, les consommateurs de contenus Internet sont peu à peu devenus

des créateurs ». Chez Blurby, les auteurs effectuent d'ailleurs eux-mêmes le formatage grâce à un logiciel gratuit, Booksmart, offert par la maison, qui ne fait payer que l'impression. Les livres sont ensuite mis en vente sur la librairie en ligne de Blurby.com, et les auteurs sont libres de les vendre au prix de leur choix, qu'ils empochent dans sa totalité. Les commandes peuvent varier de 1 à 10 000 exemplaires (produits en trois semaines).

Bien sûr, tout auteur autoédité rêve secrètement d'être « découvert », tel un grand musicien dans une bouche de métro new-yorkais. Quand Lisa Genova, ex-consultante dans une compagnie pharmaceutique, écrit en 2007 son premier roman, *Still Alice*, sur une femme qui souffre de la maladie d'Alzheimer, elle se heurte au mépris de plus d'une centaine d'agents littéraires. Alors, pour 450 dollars, elle publie son livre chez iUniverse. Un agent la remarque quelque temps plus tard, et vend le roman pour près d'un demi-million de dollars à Pocket Books. En janvier 2009, le livre est apparu sur la liste des « livres de poche best-sellers » du *New York Times*, au 5^e rang.

La récompense suprême ? Atterrir dans l'Oprah Winfrey Show, le programme télévisé le plus prescripteur outre-Atlantique (car si Oprah a aimé votre livre, vous venez, sans le savoir, de signer le prochain blockbuster). C'est ce qui est arrivé à Terry Shulman, pour son ouvrage *Something for Nothing : Shoplifting Addiction and Recovery*, consacré au vol à l'échelle. Sur son blog, Terry souhaite à ses lecteurs d'avoir eux aussi « la chance de goûter à ce genre de succès ! ». Mesdames, messieurs, rien ne va plus ! ■

Lila Azam Zanganeh

Quand la France s'éveillera...

L'autoédition, c'est l'édition d'un texte par son auteur. Confidentielle autrefois, cette pratique est en plein essor, grâce aux progrès conjoints d'Internet et de l'impression numérique. 2008 a marqué un cap aux Etats-Unis. Avec 285 394 nouveautés et nouvelles éditions, l'autoédition a pour la première fois dépassé l'édition traditionnelle, qui n'a publié que 275 232 titres.

Qu'en est-il au juste en France ? La vague et la vogue de l'autoédition se font aussi sentir, mais dans des proportions nettement moindres. Les auteurs autoédités ont fourni 2,8 % des 69 958 livres reçus au dépôt légal en 2008 par la Bibliothèque nationale de France, soit 1 960 ouvrages. Cela représente un chiffre très faible, mais sur cinq ans, la hausse observée atteint 51 %.

Plusieurs raisons expliquent ce

décalage. D'abord, la jeunesse de l'autoédition en France, même si on note un afflux de nouveaux acteurs. Après Lulu.com, The BookEdition, PubliBook, ce sont le belge Unibook, l'allemand BoD (Book on demand) et l'imprimeur français Jouve qui ont investi ce marché. D'autre part, il subsiste une différence culturelle : véhicule de savoir en France, le livre est considéré comme une simple marchandise aux Etats-Unis, d'où une approche plus commerciale de l'impression à la demande. Les micro-éditeurs américains utilisent cette technique dès qu'ils détectent un marché de niche. Les structures associatives, communautaires (culturelles, religieuses), sportives, plus au fait des technologies, les utilisent, alors que de ce côté de l'Atlantique, les livres autoédités ne sont toujours pas considérés comme de « vrais » livres.

En France, le prestige de l'édition repose sur la fiction. Or dans l'autoédition, celle-ci ne représente que 45 % des titres, les 55 % restants étant répartis en essais, Mémoires, manuels, études, livres de recettes... Enfin, les livres autoédités sont présentés sur les plates-formes des sociétés de services (Unibook, Lulu, BoD, etc.) où un internaute se rend uniquement pour trouver le titre qu'il cherche. Aux Etats-Unis, le libraire en ligne Amazon, par exemple, propose de manière indifférenciée des livres autoédités et des livres traditionnels.

Concurrents directs

A l'origine, tous les nouveaux acteurs de l'autoédition sont des imprimeurs. Ils deviennent les concurrents directs des éditeurs à compte d'auteur (où un auteur paie pour être publié), plus qu'ils

ne menacent l'édition traditionnelle.

L'Harmattan, troisième éditeur de livres en France derrière les groupes Hachette et Editions avec une production de 2 000 titres par an, présente un profil intermédiaire entre l'autoédition et l'édition classique. Fondée en 1975, cette maison a su inventer un modèle économique qui ajuste ses tirages à la demande, grâce à l'impression numérique. « Nos gains sont répartis sur deux cents titres », explique Armelle Riché, directrice commerciale de la maison, qui publie essentiellement des ouvrages de sciences humaines.

Dans le domaine de la littérature de création, le plus difficile à pénétrer pour l'autoédition, les initiatives se multiplient. Après les éditeurs François Bon (publie.net), et Léo Scheer, qui a mis 500 manuscrits en ligne sur

son site Leoscheer.com pour en publier dix à la fin, c'est au tour de Jean-Paul Bertrand et des éditions Alphée de lancer le premier site d'édition participative, editeursauteursassociés.com.

Le principe est de proposer à des internautes de devenir coéditeurs de livres mis en ligne sur la Toile, avant publication. Pour chaque livre, 1 000 parts de 24 euros sont proposées aux futurs investisseurs. Les bénéfices provenant de la vente des livres seront partagés à 50 % entre l'éditeur principal et les internautes, jusqu'au remboursement de la mise de départ, puis à 80 % et 20 %. En août paraîtront quatre livres avec ce mécanisme dont *Le Rendez-vous de Rangoon*, d'Evelyne Dress, ex-auteur de Plon. De moins en moins taboue, l'autoédition prend son envol. ■

Alain Beuve-Méry

Vers une union des éditeurs de la Méditerranée

Les rencontres de Manosque élargissent leurs échanges à l'Italie et au Liban

Après le Festival des correspondances, Manosque, la ville de Giono, a accueilli les deuxièmes Rencontres méditerranéennes de l'édition du 11 au 13 juin. Organisée par Editeurs sans frontières (EdSF), cette manifestation a reçu le soutien de la région PACA. Créée en 2002 par une poignée d'éditeurs indépendants de la région (Le Souffle d'or, Le Bec en l'air, Parenthèses...) – rejoints depuis lors par Actes Sud et Philippe Picquier –, EdSF s'est constituée pour développer les échanges internationaux. L'asso-

ciation, qui regroupe désormais une vingtaine d'éditeurs de la Méditerranée, est présente dans les grands Salons (Francfort, Bologne et Alger), mais développe aussi des « missions » dans d'autres manifestations comme Taïwan, Prague ou Buenos Aires. Des actions spécifiques sont lancées en direction de secteurs tels que la jeunesse, le livre d'art, ou auprès des libraires francophones.

En 2007, lors de la première édition des Rencontres, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc étaient invités. « Ce fut effarant de découvrir que la

plupart de ces éditeurs ne s'étaient jamais rencontrés... », remarque Patrick Bardou, président d'EdSF. Portée par son succès (plusieurs accords de cessions de droits ou de coédition ont été signés), l'association s'est élargie cette année à deux nouveaux pays : le Liban et l'Italie. La circulation du livre a figuré au cœur d'un débat où furent évoqués les différents freins d'ordre politique, économique ou technique (absence de réseaux de diffusion, par exemple). Les discussions ont aussi fourni l'occasion de découvrir le

travail entrepris par Yaël Lerer, directrice des éditions israéliennes Andalus, qui tente non sans mal de traduire et de diffuser en hébreu la littérature arabe. « Plus que des murs physiques, explique-t-elle, Israël achève de bâtir des murs culturels qui passent à l'intérieur de nous et nous coupent de notre histoire, de notre culture. »

Outre l'échange des expériences, l'essentiel des rencontres a été consacré à des rendez-vous individuels dans la cour de l'hôtel de Voland, transformée pour l'occasion en « marché de droits ».

Christine Rousseau

Panama

« *Panama, c'est une jolie histoire qui a mal terminé* », résume Jacques Binsztok. La justice a prononcé la liquidation judiciaire de la maison d'édition lancée en 2005 par M. Binsztok et des transfuges du Seuil, avec le soutien financier du groupe Editis, qui en est devenu le principal créancier. Panama publiait 90 titres par an, et employait sept salariés, désormais au chômage. Plusieurs projets d'offres de reprise ont avorté, dont celle d'Olivier Poubelle, propriétaire du Bataclan, associé à Antoine Gallimard, et celle de Jean-Noël Flammarion. L'offre restante, celle des éditions Max Milo, n'a pas été retenue. Les contrats étant cassés, les auteurs vont retrouver leurs droits sur les livres publiés chez Panama.

Etudes

Depuis le 8 juin, la revue *Etudes* est intégralement accessible en ligne. La partie archives, de 1856 à 2000, a été traitée par Gallica (le site de la BNF), tandis que le portail Cairn prend le relais, numérisant toutes les livraisons mensuelles de la revue depuis 2001. Le site (revue-etudes.com) de cette publication de décryptage des grands courants intellectuels, dirigée par Pierre de Charentenay, a été intégralement revu.

LLL

Après douze ans passés chez Fayard, l'éditeur Henri Trubert a franchi le Rubicon et créé sa propre maison d'édition, Les Liens qui libèrent (LLL). Il est soutenu financièrement par les éditions Actes Sud, qui détiennent 30 % du capital. LLL sera diffusée et distribuée par Flammarion. Henri Trubert compte publier une vingtaine de livres par an, à compter d'octobre. Parmi les auteurs qui ont accepté de le suivre, le Prix Nobel d'économie Joseph Stiglitz, Joël de Rosnay, Serge Latouche, Shlomo Sand, etc.

Tallandier

Directeur éditorial de Tallandier depuis 2002, Henri Bovet a été remplacé par Charles-Henri de Boissieu. Maison spécialisée en histoire, Tallandier a pourtant connu sa meilleure année en 2008, grâce à la publication du *Journal d'Hélène Berr*, mais elle ne constitue pas un actif stratégique pour Artémis (groupe Pinault), son actionnaire à 66 % ; les 34 % restants étant détenus par La Martinière.

Prix

Prix du Sénat du livre d'histoire : Grégoire Kauffmann, *Edouard Drumont* (Perrin) ; prix Albert Thibaudet, doté de 10 000 € : Alain Dejammet, *Paul-Louis Courier* (Fayard) ; Grand Prix du livre des professeurs et maîtres de conférences de Sciences Po : Roger-Pol Droit, *Une brève histoire de la philosophie* (Flammarion) ; prix des Libraires de BD : Christian de Metter, *Shutter Island* (Rivages Noir/Casterman) ; prix Nice Baie des Anges, doté de 7 600 € : Daniel Cordier, *Alias Caracalla* (Gallimard) ; prix Maurice-Genevoix : Michel Bernard, *La Maison du docteur Laheurte* (La Table ronde).

Sur le monde.fr

Retrouvez l'agenda du « Monde des livres »

Le Monde des Livres Sur LCI

Retrouvez « Le Monde des livres », l'émission présentée chaque semaine sur LCI par Florence Noiville. Invités de cette semaine : Frédéric Worms (*La Philosophie française au XX^e siècle – Moments, Folio*) et Raphaël Enthoven (*L'Endroit du décor*, Gallimard). Diffusion : jeudi 25 juin à 13 h 40. Rediffusions : vendredi 26 à 15 heures, samedi 27 à 16 h 30 et dimanche 28 à 13 h 10. Aussi accessible sur le monde.fr et lci.fr (l'intégrale des émissions est consultable sur www.wat.tv/explorer/2000960).

Le roman de la laideur nue

Partant de l'histoire amère et violente d'une femme au visage malformé, Claire Legendre a construit un livre fascinant, à l'écriture sèche

Dès l'ouverture, on apprécie la sobriété et la violence du trait, les couleurs froides, les ombres crues. A l'évidence, la laideur contredit le beau, mais elle n'est ni fade, ni banale, ni médiocre. Elle peut être belle, miraculeuse, comme cette *Ecorchée vive*, le cinquième roman de Claire Legendre, née en 1979 – portrait d'une « *enfant monstre* », Barbara, atteinte d'une malformation congénitale du visage, soignée, opérée et greffée au sortir de l'adolescence. Un visage pour un autre, mais en vain : sous le masque charmant, la face dégoûtante est toujours là, au cœur des souvenirs, des rêves, des peurs de Barbara.

Les premières pages, troublantes du charme lisse des existences ordinaires, feignent pourtant d'entretenir un semblant d'illusion. Barbara est une jeune femme comme les autres, avec un travail (mal payé) et un petit ami (si gentil) qui ne sait rien de son passé. Discrète, presque effacée. On comprend mal ses pleurs devant un tableau de Soutine, *Paulette, 1924* – devant un visage qui ressemble « *aux entrailles démolées d'une souris de dissection* ». Une laideur qui lui en rappelle une autre, forcément, car comme le dit la très belle citation de Sylvia Plath en exergue : « *Skin doesn't*

have roots » – la peau n'a pas de racines. Son masque ne cesse de tomber.

Mais qu'importe justement la précision d'un masque, sa perfection : celui qui le porte sait ce qu'il en est vraiment. Le visage avenant de Barbara n'est que son visage en second. Son autre visage. Malgré la chirurgie, malgré la nouvelle vie qu'elle s'est inventée dans le silence de l'ancienne, Barbara est toujours un Soutine vivant, un cri de colère derrière une face à la Bacon. C'est pourquoi, quand elle reçoit de mystérieuses photos découpées par la poste – des photos de classe, des photos de l'enfance, dont on a enlevé son visage – elle prend peur, elle perd pied. Car elle n'a jamais vécu autrement que dans la superposition des apparences, dans la confusion d'une vérité insoutenable et d'une fiction longtemps espérée. Celle des séries télévisées, celle des magazines, celle d'une autre « *jeune femme O négatif* » opportunément morte « *dans un accident de la route* ».

La grande habileté de ce livre tient à sa sobriété, à la justesse sans digression de son récit. Pas de commentaire inutile, pas de réflexion sur la dictature contemporaine de l'image (juste effleurée), pas d'étude rabâchée de la laideur comme névrose (juste évo-

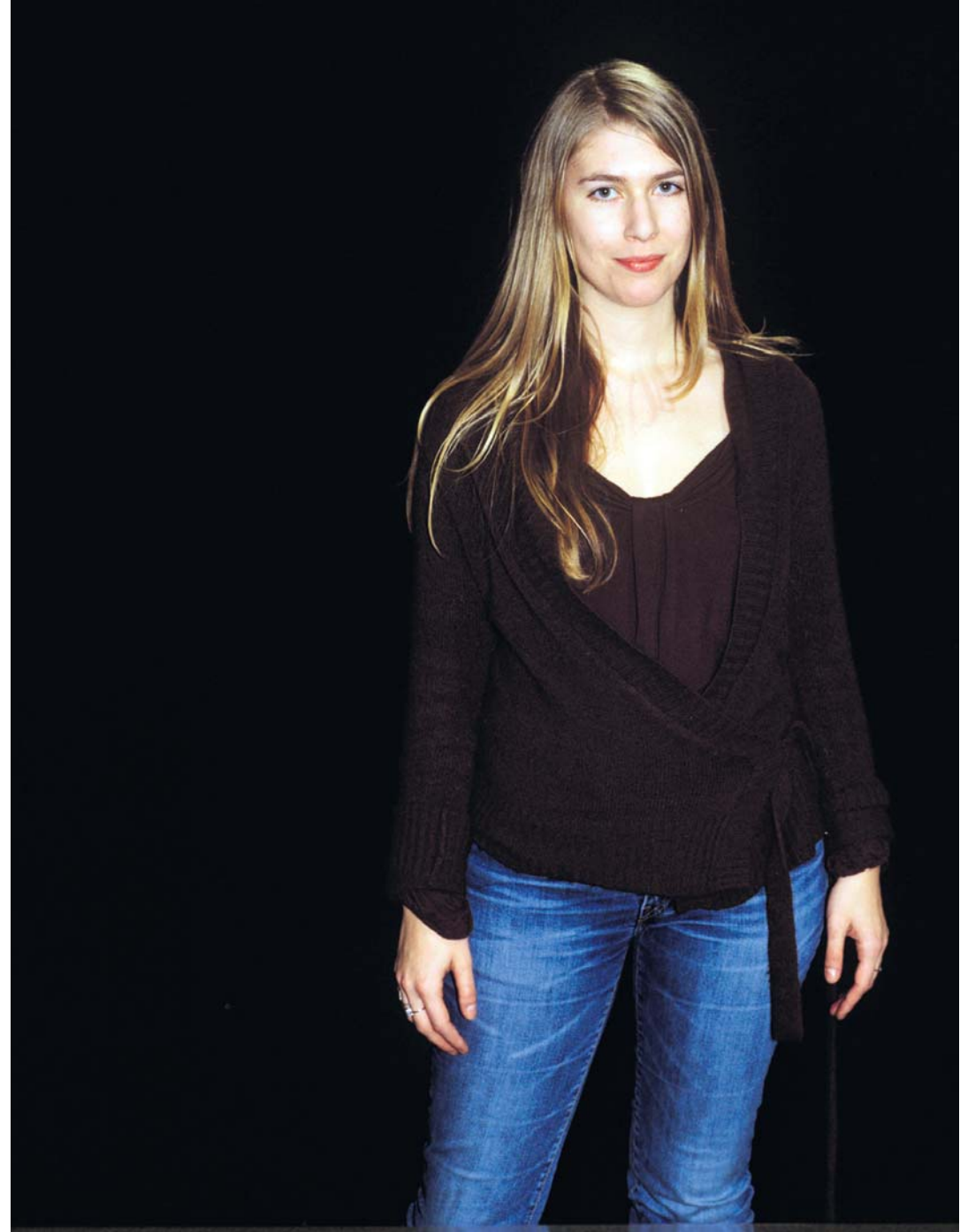
quée). *L'Ecorchée vive*, c'est le *Dorian Gray* d'Oscar Wilde sans la morale, *L'Homme qui rit* de Victor Hugo sans la métaphore politique et sociale. La laideur pour la laideur – nue, si l'on peut dire. A la manière d'un portrait de Quentin Metsys : éclatante. Entre figures grotesques de l'art baroque et déréalisations contemporaines.

Déguisement et mensonge

La référence à Victor Hugo est pourtant présente, indéniablement. Les amours débutantes de Barbara avec Martin, un jeune aveugle, rappellent immanquablement celles de Gwynplaine défiguré et de Déa, que « *la providence* » a « *faite aveugle* » (*L'Homme qui rit*). Mais le flirt de Barbara et de Martin est sans espoir. Même pour un aveugle, Barbara est quand même « *trop moche* ». Chez Claire Legendre, la providence n'existe pas. La science est le seul recours de l'infortune, mais au prix d'un déguisement et d'un mensonge. En corrigeant, elle dénature, elle dissimule.

Alors que Gwynplaine est le porte-parole d'une humanité défigurée et souffrante, Barbara n'est qu'une petite fille d'une incroyable laideur dans un monde dont les écoles, les centres sociaux, les hôpitaux ne fonctionnent pas si mal. Dans une société qui a donné à Barbara un nouveau visage, on lui refuserait presque le droit de se plaindre. C'est justement là toute sa tragédie. A la différence d'un Gwynplaine qui se bat pour la vérité et la justice, Barbara se bat pour un mensonge. Elle n'a aucune compassion particulière pour « le musée des horreurs » où l'on regroupe les enfants handicapés ou malades. Elle veut en sortir, seule, et c'est tout.

Evidemment inspirée des succès et des échecs récents des grefes de mains et de visage en France, *L'Ecorchée vive* n'a rien pourtant d'un roman de fait divers. Plutôt que les patients pionniers de la chirurgie, Barbara évoque différents visages de la peinture moderne et contemporaine. Autant les peintres flamands ou Vélasquez, à



BENOITE FANTON/OPALE

dément, et la laisse sans réponse. Au point d'y renoncer : « *Les gens, c'est fini. Ils sont lisses et blancs comme la paroi d'un intestin grêle. Ils sont reclus dans leur peau et elle n'a pas la clé.* » Barbara aussi est reclus dans sa peau, dans ses peaux.

Intelligemment, le personnage principal de ce roman se construit dans les affres d'une respiration douloureuse entre passé et présent, visible et invisible. A une monstruosité qui empêchait de voir répond une greffe qu'on ne voit plus. Claire Legendre réussit le tour de force également insupportable d'une double œuvre d'art vivante : celle de la naissance et

L'Ecorchée vive de Claire Legendre

Grasset, 252 p., 18 €.

celle de la science. Celle qui rappelle les déformations des peintres ou des cinéastes, et celle des médecins, plus vraie que nature. On prend les deux en photo, avec une même incroyable violence – pour l'art, pour la recherche.

L'horrible trajet de Barbara échappe à l'interprétation : trop dur, trop sec. L'efficacité était à ce prix, certainement. Le talent de Claire Legendre tient aux limites qu'elle s'est imposées, celles d'une expérience des formes. Elle ne livre pas le sens de ce qu'elle représente, elle le représente, tout simplement. Son texte n'en a que plus d'évidence, plus d'amertume, plus d'immédiateté. On reste un long moment fasciné, comme devant un cadavre ou un écorché. Comme devant un Schiele ou un Soutine – pas moins. ■

Nils C. Ahl

Extrait

« *L'Ecorchée vive* », p. 192-193

« En tournant la clé dans la porte, Pierrick disait des bêtises, il avait bu deux bières pour se donner du courage, mais nul mot de tendresse, nul geste. Ils regardèrent longuement les œuvres disparates exposées dans l'atelier. Ils ouvrirent le canapé et il la prit par l'épaule. Embrasser Barbara, c'était impossible. Sa bouche n'était pas praticable. Pas confort-

me. Elle avait prévu l'obstacle et détourné la tête. Le corps en revanche, c'était bien, pas à rougir. Elle enleva sa chemise vite pour que ce soit fait. Il l'aida à baisser son pantalon. Elle aurait voulu qu'il fit noir, mais le jour perceait par les lattes des volets. (...) Barbara oscillait entre l'euphorie, le vrai désir qu'elle avait dans le ventre, et la trousse et la colère et cette résistance à l'abandon, pas dupe. Il disait laisse-toi aller, et elle avait envie de le massacrer à coups de poing. Elle se demandait s'il prenait des notes. S'il allait la peindre un jour, ou s'il avait caché une caméra dans la pièce. Comment il allait se servir de ça. »

La messe comme expérience littéraire

l'atelier d'écriture

D'emblée, l'objet dérouté : il n'est pas fréquent de voir le Christ et Marie Madeleine en couverture d'un roman, fussent-ils peints par le Corrège (la toile d'origine est intitulée *Noli me tangere*) et découpés sur fond de paysage urbain, façon BD réaliste.

Passé la première page, l'étonnement se confirme avant même que la curiosité, puis le plaisir, puis l'intérêt, ne prennent le relais. L'agacement aussi, parfois, mais ce livre est ainsi fait qu'il ne laisse pas en repos. Pas plus nous, d'ailleurs, que son narrateur : un homme d'âge moyen, qui entreprend d'aller à la messe tous les dimanches d'une année calendaire – tous, sans faute. Et de voir ce qu'il advient de lui,

« *médiocre fidèle* », davantage « *compagnon de route que pratiquant fervent* ». Autrement dit, quelles « *réactions, pensées, émotions* » viennent bouleverser l'existence de ce divorcé qui s'ennuie vaguement les fins de semaine, quand il n'a pas la garde de ses enfants.

« Temps ordinaire »

La trame est à la fois solide, implacable même (tous les dimanches du « *temps ordinaire* », plus tous les autres, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte et aussi la messe des Morts ou celle du vendredi saint), et pourtant très inattendue chez un romancier – presque incongrue, même, dans un paysage où la laïcité est assumée comme une valeur commu-

ne. C'est autour de ce découpage immuable que l'auteur a bâti son histoire, prétexte à une réflexion sur la société contemporaine (règne de la « *logorrhée médiatique* » et du « *triomphalisme économique* »), mais aussi et surtout sur la place fondatrice du texte biblique – et du texte tout court.

Donc, Gaspard-Marie Janvier s'est réellement rendu à la messe, comme son personnage (le nom, qui est un pseudonyme, désigne à la fois le narrateur du livre et son auteur, soucieux de son « *obligation de réserve* » en tant qu'enseignant). Dans une paroisse proche, au début, puis un peu partout, après le départ du prêtre qui lui a inspiré la figure du Père Joris, étonnant prédicateur « *sans notes* » qui « *demande l'inspiration du Saint-Esprit* » avant chaque homélie. La démarche de l'écrivain n'était pas d'ordre religieux, même si l'on devine que le sujet lui est cher. C'est par la littérature et plus spécifiquement par la poésie qu'il est venu (ou revenu) à la religion. Par Saint-John

Perse, exactement, et sa « *ferveur dans la relation aux choses les plus simples* ».

Dans la vie « *laïque* », Gaspard-Marie Janvier (l'auteur) est professeur de littérature en classes préparatoires. Avant, il a été mathématicien, chercheur au CNRS, puis journaliste à tout faire pour une revue d'aéronautique (il s'était pris de passion pour l'aile delta), et enfin, la trentaine largement passée, agrégé de lettres : le programme, cette année-là (Pascal), lui avait plu. Quand il décide de tenter l'expérience de la messe, c'est Noël, une période qui « *l'énerve toujours un peu, à cause de son côté païen* ».

Un « journal du dimanche »

Au début, il voulait écrire un « *journal du dimanche* ». Le dimanche, explique-t-il, « *est une sorte de jour perpendiculaire, qui ne ressemble pas au reste du calendrier, là où un instant chasse l'autre. C'est un moment où la relation au monde grossit* ».

Il commence le jour de l'Épi-

phanie, signe d'un changement de vie. Sans prendre de notes, bien sûr. Et revient ensuite « *dare-dare* » mettre par écrit un premier jet, ce qu'il fera semaine après semaine. Pendant que les autres se mettent à table, dinde, rôti, gigot, lui s'attable aussi, mais pour écrire. Et très vite une fiction, dans une langue remarquablement belle et déliée. « *Je*

Le Dernier Dimanche de Gaspard-Marie Janvier

Mille et une nuits, 218 p., 15 €.

me suis rendu compte que je ne pouvais pas rester dans une logique de reportage. D'abord il m'était difficile de citer les noms des malheureux curés que j'entendais, mais, surtout, la fiction m'a donné de la liberté : elle m'a permis de sortir de mes idées reçues et de trouver une logique plus puissante, qui me faisait avancer. »

Progressivement, Gaspard-Marie Janvier (l'auteur et le narrateur) s'immerge dans la liturgie.

Les cérémonies l'emmènent dans un temps hors du temps. Le cinquième dimanche de Carême, il constate que « *le dépaysement de la messe, c'est l'échappée à un monde d'idées, de raisonnements, de calculs, bref à toute cette vision rhétorique de l'existence où chacun essaie de convaincre l'autre que son point de vue est grand parce qu'il le croit universel* ».

En parallèle, le narrateur médite sur sa vie et sur sa relation avec son ex-femme, Marthe. Mais l'aspect romanesque, même s'il existe et connaît un développement, puis une conclusion, n'est pas dominant. Ce qui frappe, c'est le foisonnement d'impressions, de pensées et de questions, traitées sur le mode de l'essai littéraire plus que du roman. Souvent passionnant, parfois irritant ou provocant (sur la remise en cause du darwinisme, quand il est conçu comme une « *idéologie* »), toujours profond et stimulant dans son rapport au texte, sans lequel « *l'idée n'est rien* ». ■

Raphaëlle Rérolle

Inquiétante et délicieuse étrangeté des contes

Au-delà de l'émotion, l'œuvre des Grimm et d'Andersen atteint une dimension universelle

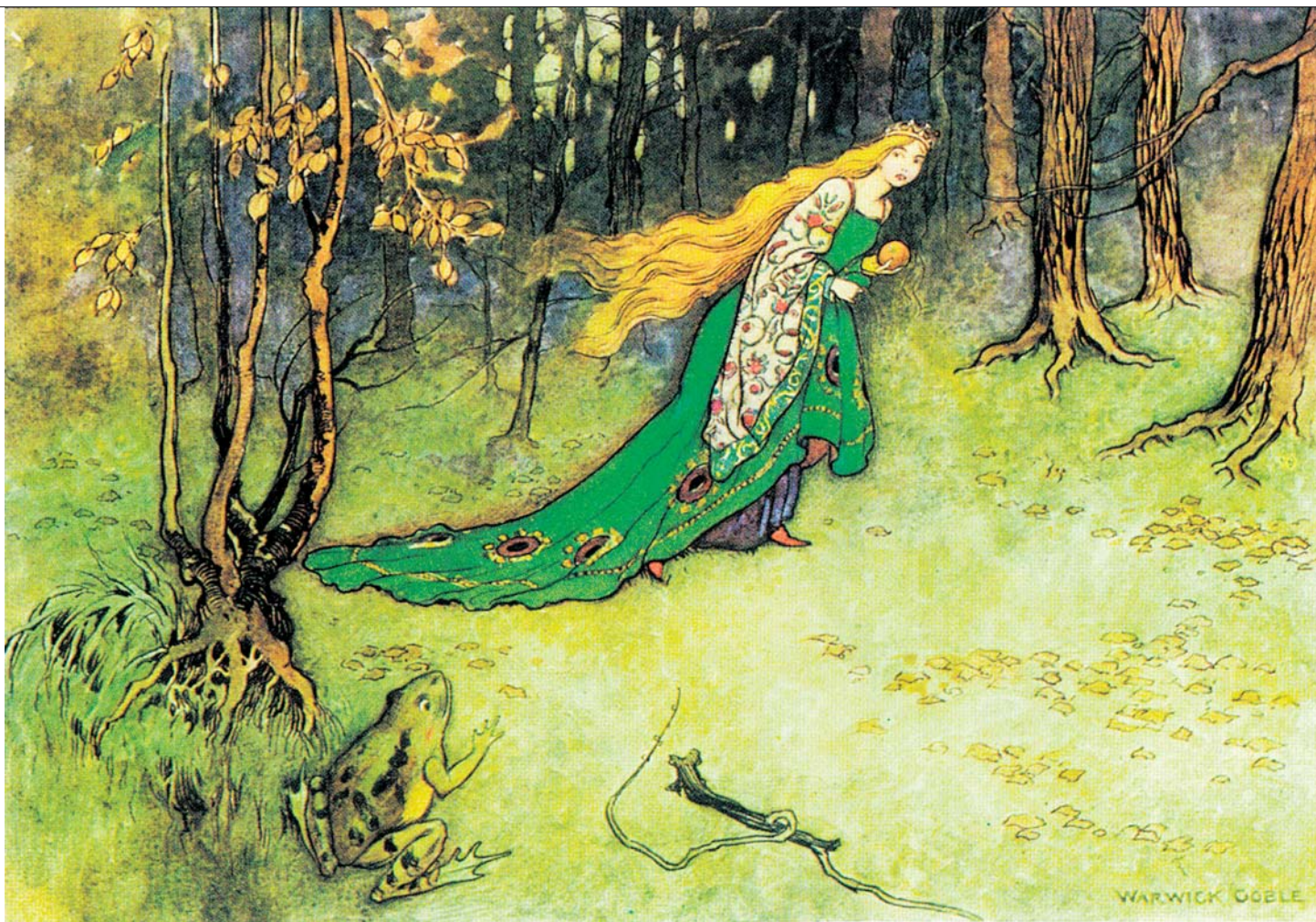
Comment lisons-nous un conte ? Comment nous situons-nous, en tant que lecteurs, dans les grands récits du folklore et les contes de fées ? Il n'est pas question de

A.S. Byatt

croissance en un autre monde, comme dans le cas des mythes, bien que les frères Grimm aient imaginé qu'ils découvraient les antiques croyances religieuses et magiques des peuples germaniques. Un conte dit à haute voix, par un conteur ou une conteuse, insuffle la vie à ses personnages par la voix ou le geste, comme c'est le cas pour les marionnettes. Mais un conte lu en silence sur la page n'a pas de personnages et, en un sens, ne suscite ni passion ni émotion. Le prince, la princesse, la jeune fille méritante, l'héritière paresseuse, la méchante marâtre, le fidèle domestique, la mort même sont toujours identiques, leur expression ne change jamais, ils sont interchangeables d'une histoire à l'autre. Un enfant

en train de lire un conte ne perçoit pas, selon moi, le monde de l'intérieur du crâne d'un autre, il ne se soucie pas de qui est blessé, ou de qui gagne ou perd, car cet enfant ou l'adulte qu'il ou elle deviendra sait parfaitement comment se terminera l'histoire. Les bons seront reconnus et récompensés. Les méchants auront une fin malheureuse, souvent horrible, écrabouillés par une pierre de meule tombée du ciel, ou précipités à la mer dans un tonneau percé de clous. Il existe un ordre (irréel) des choses dans les contes, qui demeure immuable. A l'intérieur de cet ordre, le terrible et l'étrange sont admissibles.

Que recherchons-nous dans les contes, et pourquoi les lisons-nous ? Nous les lisons pour les raconter, pour les « et alors il... et ensuite elle... et il arriva que... » jusqu'à la formule « ils vécurent heureux et eurent de nombreux enfants », qui extrait l'histoire du moment où on la raconte. Aristote a dit qu'on peut concevoir une tragédie sans personnages ; il avait raison, et on peut aussi concevoir des histoires sans personnages ou sentiments. Maria Tatar, spécialiste à Harvard de littérature pour



Le roi grenouille des contes des frères Grimm. Illustration (1913) de Warwick Goble. KHARBINE-TAPABOR

enfants et des frères Grimm en particulier, estime qu'en général les enfants qui lisent ces contes se positionnent dans cet univers en public fasciné mais extérieur, et n'entrent pas du tout dans le monde fermé de l'histoire. Une lecture de ce genre est un plaisir particulier et nécessaire, très différent de celui que l'on prend à lire pour s'instruire, ou pour s'identifier aux sentiments.

Considérez la différence avec l'expérience de lecture que procurent les merveilleux contes d'Hans Christian Andersen, que j'ai pu qualifier de « terroriste » de l'émotion. Tout baigne dans les sentiments, dans ses sentiments à lui. Andersen lui-même est le vilain petit canard dont tout le monde se moquait et qui est devenu un cygne fier de lui. Les lecteurs d'Andersen ressentent les humiliations du petit canard alors qu'ils ne sont pas émus par celles d'Allerleirauh (« Toutes-Fourrures »). Andersen écrit pour faire mal. Ma première

expérience d'une fin tragique, de la souffrance et de la perte, fut *La Petite Sirène*, d'Andersen, à qui on coupe la langue et dont la queue est sectionnée afin d'en faire des jambes (elle a l'impression de « marcher sur des couteaux ») et qui, malgré cela, n'a pas droit à son prince. Dans le monde confiné et plein de merveilles des frères Grimm, elle aurait eu droit à son prince. Toute autre issue eût été impossible.

L'un des plaisirs de la lecture des contes est la brillante mosaïque qu'ils offrent d'objets isolés et de matériaux. Les miches de pain, les épées magiques, les poêles à frire, les fuseaux, les colliers, les chaussures. Et tous ces objets sont brillamment colorés – le savant suisse Max Lüthi a toutefois remarqué qu'ils le sont dans une gamme restreinte – rouge, noir, blanc, or et argent. Les matériaux brillent – une montagne de verre, les écus issus des lèvres de la bonne fille. Les matériaux souillent – les cra-

pauds gluants dégorgés par la méchante fille. La poix salit. Le sang ressurgit et trahit le crime. Les oiseaux resplendissent, leurs ailes sont chatoyantes et leurs chants révélateurs. Le monde animal est une proche extension du monde humain – les ours viennent en aide (ou dévorent), les renards et les cerfs aident ou punissent, les poissons des lacs parlent et les oiseaux aident à trier les semences ou picorent les yeux des méchants. C'est un monde en mosaïque qui peut se raconter sans fin de multiples façons.

Le monde d'Hans Christian Andersen est lui aussi rempli d'objets. Il leur donne une âme. Il en fait des personnages, tel l'enfant solitaire qui joue au démiurge avec les ustensiles de cuisine. Il a créé une aiguille à coudre arrogante et satisfaite d'elle-même, une théière pompeuse, une tirelire snob amoureuse d'une inaccessible balle « en maroquin », elle-même éperdue d'amour pour une hirondelle hors d'atteinte. Il donne même des sentiments humains au caniveau où se trouve l'aiguille à coudre une fois brisée. Comparez avec le conte des frères Grimm *Le Fuseau, la Navette et l'Aiguille*, dans lequel ces attributs d'une fille vertueuse accomplissent pour elle, brièvement, des tours de magie lorsque le prince vient à passer. Le fuseau s'élance vers le prince et le ramène en le guidant avec un fil d'or. La navette tisse un tapis magique émaillé de lièvres, de lapins, de cerfs, de vignes, de roses, de lys et de beaux oiseaux pour accueillir le prince. L'aiguille entre en action, coud des housses de chaises et des rideaux de soie. Le prince revient et emmène la fille vertueuse, « la plus pauvre et la plus riche », à son palais. La morale est simple – les bonnes œuvres sont

récompensées. Mais ce n'est pas ainsi qu'on ressent l'histoire. Elle met en scène un monde magique, parallèle à celui où nous vivons, où tout brille et chante.

Plus j'avance en âge et plus l'existence d'un énorme corpus mondial de contes changeants et immuables m'apparaît mystérieuse (et



Il existe un ordre (irréel)

des choses dans les contes,

qui demeure immuable



non le contraire). Comment se fait-il qu'ils se ressemblent tellement, d'où qu'ils viennent ? Comment peuvent-ils être à la fois aussi abstraits et aussi concrets ? Je m'aperçois de plus en plus que, lorsque j'écris de la fiction, j'aime que ce que j'écris possède, à un certain niveau, la structure forte et impersonnelle des contes. Je viens de terminer un roman – *The Children's Book* – dans lequel de nombreux êtres humains ont des histoires qui participent plus ou moins de la trame des contes de fées – dans ce cas en particulier les effrayantes histoires de pères qui tentent d'épouser leur fille, *Peau d'âne*, *Toutes-Fourrures*, *Catskin*. Il existe un niveau anonyme de toutes vies où nous ne sommes que narration. Ce niveau est celui de l'inquiétante étrangeté – une réalité irréelle qui nous interroge, nous attire, nous terrorise et nous satisfait tout à la fois. ■

L'enfant incorrigible

Suite de la première page

De même, il ne faut jamais espérer une interprétation univoque pour un rêve. Leur pouvoir les précède. Une force sourd en nous. Cette force entêtée ne cherche pas la vérité. Elle est vouée à ce qui n'est pas. Elle est antitemporelle.

Enfin, grâce à Natacha Rimasson-Fertin, depuis presque deux cents ans paraît de façon officielle en français *Das eigensinnige Kind* (*L'Enfant entêté*).

Un enfant entêté ne faisait rien de ce que sa mère voulait. Dieu lui envoyait une maladie. Il mourut. On

l'enterra. A peine eut-on tassé la terre, son petit bras sortit brusquement de terre, tendu vers le ciel. Un homme s'accroupit, allongea le bras de l'enfant sous la terre, l'y maintint, remit sur lui de la terre neuve. Mais le bras ressortit. « *Le petit bras ressortait sans cesse. La mère de l'enfant dut alors se rendre sur la tombe de celui-ci et donner un coup de baguette sur son petit bras. Et lorsqu'elle eut fait cela, le bras rentra dans la tombe.* » Cet entêtement de l'enfant entêté est le rêve.

Entêtement se dit magnifiquement en allemand *Eigensinn*. C'est le signe fixe comme une idée fixe.

Contes pour les enfants et la maison des frères Grimm

Édités et traduits de l'allemand par Natacha Rimasson-Fertin, Corti, « Merveilleux », 1184 p. en 2 vol. sous coffret, 50 €.

De même que rien n'entête que la différence sexuelle, les signes fixes où elle s'interroge précèdent les lettres écrites.

Mais le mot français *entêtement*, qui date de 1640, est plus extraordinaire encore que le mot allemand. Il dit qu'il y a quelque chose à l'inté-

rieur de la tête qui ne cède pas le pas devant l'acquisition du langage. Il y a une poussée dans le crâne plus forte, plus têtue, plus entêtante que la conscience. Cette poussée fait remonter le mot à l'Histoire, de l'Histoire à la légende, de la légende au mythe, du mythe au conte, du conte au rêve. Le rêve est une « tête rebelle dans la tête », plus ancienne, sans psychologie, sans narrateur. Il y a au fond du conte, continuant de rêver, en état de rébellion à l'état pur, en état de splendeur à l'état pur, un jadis animal aussi intraitable que l'enfant incorrigible. ■

Pascal Quignard

« Les frères Grimm ont trouvé le ton juste »

Pour la première fois en français, les éditions Corti proposent dans leur collection « Merveilleux » une édition critique intégrale des contes des frères Grimm, suivis des préfaces aux éditions successives. Natacha Rimasson-Fertin, maître de conférences à l'université Stendhal-Grenoble-III, les a édités, traduits et commentés. Entretien.

Les « Contes pour les enfants et la maison » ont connu plusieurs éditions. Laquelle avez-vous choisie de traduire ?

Il m'a semblé logique de choisir l'édition de 1857, la dernière parue du vivant de Jacob et Wilhelm Grimm, tout en intégrant à la fin du second volume les contes retranchés des précédentes éditions. Ce choix m'a permis de rendre compte de l'évolution du

recueil depuis sa première parution, en 1812 : d'un travail conçu avant tout comme scientifique, il est rapidement devenu, suite aux critiques, mais aussi à cause du lectorat qu'a attiré son titre même, un recueil adapté à un public enfantin. Cela impliquait par exemple une désérotisation de certains passages.

Dès la préface du second tome, en 1815, les frères Grimm définissent leur travail comme un « livre d'éducation ».

Certains contes ont une visée didactique évidente, qui s'affirme encore dans les « légendes pour enfants », constituées comme un ensemble à part dès la deuxième édition de 1819. Mais le travail des Grimm se distingue des ouvrages qui l'ont précédé : il s'agissait de contes écrits par des pédagogues,

où les préceptes moraux étaient bien plus appuyés. Avec les Grimm, on constate une évolution intéressante, qui correspond à la naissance de la littérature pour la jeunesse, et qui répond au nouveau statut de l'enfant, dans un modèle familial en pleine mutation. Les deux frères ont trouvé le ton juste pour s'adresser à ce nouveau lectorat, tout en insistant sur la nécessité d'une présence des parents, afin de sélectionner les contes et de les lire aux enfants.

Comment avez-vous conçu cette nouvelle traduction ?

Il s'agissait avant tout de proposer une première édition scientifique française des contes, tout en rendant accessible l'intégralité de ces textes. Cela impliquait une très grande fidélité au texte original, même dans ses maladrotes, sans

chercher à l'enjoliver, comme on pu le faire mes prédécesseurs, Marthe Robert et Armel Guerne, auteurs d'excellentes traductions devenues aujourd'hui des monuments. Je voulais rendre compte du style des Grimm.

Comment le définiriez-vous ?

Ce sont plutôt des styles, et non un seul : ils varient selon qu'on lit un conte merveilleux ou facétieux, une comptine ou une légende. Quant à leur langue, elle est simple sans être celle du peuple ; c'est une langue littéraire, mais retravaillée pour avoir un aspect oral : des proverbes, des diminutifs ont été ajoutés d'une édition à l'autre, des termes régionaux ou anciens ont également contribué à ce naturel recréé. On se situe ainsi à mi-chemin du conte populaire et de sa forme littéraire.

Les frères Grimm ne reproduisaient-ils donc pas les contes tels qu'ils les collectaient ?

Ils ne les collectaient pas auprès du peuple : leurs informateurs étaient essentiellement des membres de la bourgeoisie cultivée. Dans leurs préfaces, les frères Grimm ont créé leur propre mythe de collecteurs de contes parcourant les villages de la Hesse rurale. Cela dit, leur fidélité à la tradition orale était réelle, même quand ils réécrivaient les textes : dans leur choix de versions, par exemple, ils étaient guidés par la recherche du conte original. Dès leur époque, ils ont été considérés comme des références pour l'étude du conte, tant dans leur théorie que dans leur pratique. Ils l'ont par exemple distingué de la légende, qui relève du fantastique, et non du merveilleux, et qui, par sa dimension

religieuse et son ancrage local, véhicule plus explicitement des croyances populaires.

Quelle était leur conception du conte ?

A leurs yeux, il a une dimension universelle que n'a pas la légende : c'est pourquoi, contrairement aux autres recueils qu'ils ont publiés, celui des contes n'est pas identifié comme allemand, alors même qu'ils le considéraient comme une contribution à l'histoire de la poésie allemande (ils voyaient notamment des miettes de la mythologie germanique). Les frères Grimm, grands polyglottes, connaissaient bien les contes européens et orientaux ; ils y font référence dans leurs commentaires, relèvent des parentés, des échos. Pour eux, le conte est chez lui partout. ■

Propos recueillis par Marion Faure

en
margeEspèces
d'écrivains

C'est une porte discrète ouverte sur la coursive. A l'avant-dernier étage de la grande galerie de l'évolution du Muséum d'histoire naturelle se trouve la salle des espèces disparues. Grand pingouin, dodo, hippotrague bleu, diable de Tasmanie... On peut y voir aussi un œuf d'aépyornis, un gigantesque oiseau, disparu de Madagascar au XVIII^e siècle et dont il ne reste rien d'autre au monde que ce vestige. L'œuf et l'œuvre. Certes, zoologie n'est pas littérature, mais comment ne pas penser aux auteurs qui ne sont plus ? De ces auteurs-là dont les livres souvent ne sont que dans les mémoires. Dont le nom fait écho et parfois référence, mais dont la voix se perd dans notre brouhaha. *21 irréductibles*, de Raphaël Sorin, pose implicitement la question de la disparition en littérature. Et de son injustice. Le livre nous donne les moyens de combattre l'oubli. Car il s'agit moins ici de la postérité que de la survivance. Du rappel des instants, des textes, des écrivains. En 2005, déjà, Sorin publiait chez Finitude ses *Produits d'entretiens*, un recueil de portraits où l'on trouvait à lire ceux de Jean Forton et de Jean-Pierre Enard, de Georges Ribemont-Dessaignes, de Pierre Bettencourt, de Gabriel Bonnour. Romanciers et poètes. Tous ces portraits avaient été écrits pour la presse, *Le Monde*, *Le Matin*, *L'Express*, et dans un autre temps, presque mis de côté. Aujourd'hui Sorin récidive. Il en a des carnets, des notes, des papiers rédigés. La chance, c'est qu'il relit. Et qu'il relit sans cesse. Le moyen de lutter est là, sans doute. « *Ma bibliothèque*, explique-t-il, *est un journal intime*. » C'est cette intimité qu'il nous fait partager. Voici donc de *Nouveaux produits d'entretiens*. Le titre, *21 irréductibles*, ajoute à sa démarche cette idée que rien ne peut entamer certains.

Ces « *tours chez les vivants et du côté des morts* » signent l'importance de l'œuvre, de l'engagement. D'abord, il y a ceux qui sont encore là – et vivaces, comme ces aventuriers qui dérangent les jardins. Michel Ohl, régnant « *sur un troupeau d'onomatopées dociles*, [gouvernant] *le Saint Empire du contrepet* », Christian Guillet, hanté par la « *peur de mourir brusquement, sans avoir écrit la dernière phrase* », ou bien Gérard Macé, qui se souvient de sa première faute d'orthographe comme d'« *une blessure jamais comprise* », écrivant « *la née dernière* », un an après que ses parents ont donné le jour à une petite sœur. C'est tout l'art de Sorin de nous faire approcher en autant de rencontres l'essentiel et l'essence de ce qui s'y est dit. Une affaire de témoin, quelque chose à transmettre. Simenon, Canetti, Green. Mais aussi Henri Thomas, prenant le train de Rodez pour rencontrer Artaud, Jean Hugo parmi les reliques de son arrière-grand-père, Louis Calaferte à Lyon, « *où il vit retiré, aimant les chiens et les promenades sur les quais de la Saône* ». Un rien de détail et tout nous apparaît de ces « *spectres familiaux* », qui restent pour toujours « *gens de bonne compagnie* ». Raphaël Sorin est éditeur, il est resté critique. De cette critique-là qui relie d'émotion et les mots des écrivains. Sans autre concession que l'attention extrême. Une espèce qui, s'y l'on n'y prend garde, pourrait bien, elle aussi, être en voie de disparition. ■

Xavier Houssin

21 irréductibles. Nouveaux produits d'entretiens, de Raphaël Sorin, Ed. Finitude, 175 p., 16 €.

L'ivresse des pistils

La vie érotique des plantes et des insectes, vue par Jean-Pierre Otte

Il y a quelque chose d'émouvant à voir Jean-Pierre Otte clore le cycle des neuf ouvrages qu'il a consacré à l'observation des rites amoureux dans la nature, et qui lui a apporté le succès lors de la publication de *La Vie sexuelle d'un plateau de fruits de mer* (Julliard, 1999). A lire sa bibliographie, où se mêlent malicieusement les livres publiés et ceux qui sont en projet, on sent que l'homme préfère aller de l'avant. Pour la dernière fois, il observe donc la beauté et la logique des parades amoureuses au sein des règnes parallèles au nôtre, en l'occurrence, cette fois, l'interaction des insectes avec les plantes dont ils assurent la pollinisation.

L'éditeur, cependant, doit avoir la tête ailleurs pour présenter comme roman ce qui n'en est pas un. En réalité, il s'agit d'un essai littéraire au tour personnel qui fait alterner l'observation de rites érotiques délicats et la formulation de commentaires sensibles sur l'étude passionnée du vivant, la place de l'humanité dans le monde, la fragilité de l'amour et l'endurance de l'amitié, la fréquentation salvatrice des bons auteurs. Quinze saynètes, ou poèmes en prose, à la première personne, composent ce recueil qui se lit agréablement et laisse une impression durable. Chaque texte met en scène l'étrange scène fantasmagique qui lie une plante sédentaire à un insecte nomade, qu'elle préfère à tout autre, et qu'elle instrumentalise pour sa reproduction. On survole ainsi la rose, la giroflée

et le chèvrefeuille, dans le sillage de la cétoïne, du papillon de nuit et du bourdon. Très rapidement, on se prend au jeu, et l'on devient voyeur, sans voyeurisme : on les regarde l'un après l'autre connaître le plaisir, dans l'ivresse des pistils et des étamines, inconscients de l'intelligence furieuse qui les magnétise, les ravit, les engloutit, les charge puis les expulse.

« Provisions de courage »

Jean-Pierre Otte a la discrétion des officiants du théâtre Nô : peut-être par tempérament, mais surtout par stratégie poétique, il n'arrête pas des effacer. Clairement autobiographique, l'avant-propos qui ouvre le recueil compose un tombeau pour l'ami mort qui l'a initié

Extrait

« La Vie amoureuse des fleurs dont on fait les parfums », p. 32-33

« Je fus témoin un matin d'une scène assez étonnante. Une cétoïne mâle était occupée à fouiller une rose alchimiste et à la butiner quand un autre mâle lui tomba brusquement sur le dos. Puisqu'ils peuvent à coup sûr se distinguer entre les sexes par le creux qu'ils ont ou n'ont pas au milieu de l'abdomen, la forme ne le trompait

pas. Sans doute était-il abusé, grisé déjà par le parfum capiteux de la rose ; ou alors avait-il la curiosité d'un autre mode de relation, tenté par un plaisir inconnu ? Toujours est-il qu'il chercha à pénétrer l'autre comme s'il se fût agi d'une femelle, se recourbant un peu sur lui-même et s'agitant de façon spasmodique, tandis que le premier, offusqué, se démenait, se débattait avec force pour le décrocher de son dos.

Ce qui n'empêche pas l'écrivain

La rose, qui s'en trouvait mieux encore fécondée qu'à l'ordinaire, n'y avait rien à redire, elle dont la seule morale partant de l'anatomie est d'être fécondée par union intime de ses parties opposées. »

de se montrer personnel. Il évalue le travail accompli au terme d'un cycle littéraire. Il n'exclut pas l'éventualité de broser une sorte d'autoportrait indirect, mais seulement parce qu'un lecteur le lui a glissé à l'oreille. Surtout, il réaffirme un credo qui lui tient à cœur : les bons

La Vie amoureuse des fleurs dont on fait les parfums de Jean-Pierre Otte

Julliard, 144 p., 18 €.

livres sont beaux et utiles, ils élucident l'opacité du monde, ils aiguissent l'intelligence et affinent la sensibilité, ils rendent le monde habitable et la vie supportable, en dérivant ce que Yourcenar appelait des « *provisions de courage* ». Il cite avec ravissement les auteurs qui l'ont pollinisé : Rousseau, Whitman, Conrad, Segalen, Powys.

Finalement, Jean-Pierre Otte invite à corriger une erreur de jugement : le monde contemporain formerait un bloc sans surprise, mondialisé et unifié. Au contraire, par l'attention qu'il porte au vivant, il démontre que la planète demeure un « *monde inconnu* » et offre aujourd'hui encore un « *spectacle intact* ». Surtout, il réaffirme la puissance de la littérature qui explore les confins ignorés et initie l'aventure de la vie. L'été venu, ce texte permet d'ouvrir les yeux, de retrouver le goût des choses profondes et délicates, dans le sillage d'un explorateur secret. ■

Fabrice Rozié

Cœur de chien

L'émouvant portrait d'une femme et de sa maison à travers le regard d'un vieux setter baptisé Joyce

Les bêtes auraient-elles moins peur parce qu'elles vivent sans la parole ? », demande Elias Canetti dans *Le Territoire de l'homme*. Catherine Guillebaud – auteure de quatre romans – a placé cette question en exergue de *Dernière caresse*, l'émouvant récit des derniers jours d'un vieux chien. Elle y a fait passer « *cette lumière profonde et doucement triste* » que Francis Jammes perçoit dans le « *regard des bêtes* ». C'est d'abord le monologue prêt à un chien aimé, qui évoque les *Dialogues de bêtes* de Colette, pour l'empathie, le naturel, la gourmandise. Mais l'élégance du style et l'acuité de l'analyse en font un admirable « *Tombeau* », imprégné par la lecture des memorialistes et des moralistes.

Le quotidien de Mastic des Feux mignons, un setter anglais noir et blanc, rebaptisé Joyce du nom d'un prédécesseur (un « *contresens géopolitique* » !), mais généralement appelé « *le chien* », est un « *quotidien normal de chien normal* » – soupes, sucres, promenades, siestes, câlins – « *et tout ça à hauteur de chien, c'est-à-dire à 50 centimètres au-dessus du sol* ». Si le parc est son domaine, aucune pièce de la maison ne lui est interdite. Hostile à la chasse, il est « *pour la cohabitation tranquille des espèces, une sorte d'idée de paradis terrestre où chacun aurait le vieux chat Opium*. Il est cependant très jaloux des chevaux, et déteste les moutons qui réveillent en lui un sursaut de sauvagerie.

C'est à travers son regard canin qu'on découvre la maisonnée, et surtout « *Elle* » (« *Je crois, je suis même sûr que nous avons tous une personne* »), sa maîtresse, qui saurait soigner une ménagerie entière. Une fidélité aveugle a conduit le

chien à adopter ses partis pris, à citer ses expressions, esquissant ainsi son portrait. « *Et puis qui, mieux que moi, peut vous parler d'Elle ?* » Ensemble, ils aiment, assis sur une marche, regarder le jour se lever. C'est en compagnie du setter qu'« *Elle* » a apprivoisé cette maison très ancienne – une demeure trop pleine d'objets et de souvenirs – jusqu'à ce qu'« *Elle* » mette au monde deux filles qui y ont appris à marcher, avec le chien pour compagnon de goûter. « *Elles ont grandi, m'ont laissées derrière elles, mais chaque fois qu'elles reviennent ici, c'est dans mon cœur de chien qu'elles dansent*. »

Les filles sont parties : « *C'est ce qu'Elle appelle la roue du temps*. » Les fêtes de naguère, les visites se font plus rares. « *Les chiens auraient-ils une mémoire ?* » Leur vie brève les rapproche trop vite du

Dernière caresse de Catherine Guillebaud

Gallimard, 142 p., 11,90 €.

« *carré des âmes enfuies* », où les chiens disparus dorment sous la pelouse. « *Pourtant, j'ai été un jeune chien. Il n'est pas si loin le temps où, ivre d'espace et de lumière, je passais mes journées dehors, sillonnant le parc en tous sens. (...) Je savais tout : le retour des huppés dans le pigeonnier, le chant du loriot annonciateur du printemps, la sarabande crépusculaire des loirs dans les grands chênes*. » Qui ne ressentirait l'écho poignant de ces évocations élégiaques ? Comment ne pas avoir un coup de cœur pour cette histoire de maison et de saisons qui, ne pouvant être dédiée à un chien, « *n'est pour personne* » ? ■

Monique Pétilion

Dernier amour avant liquidation

de Pierre Ahnne

On ne connaît ni le nom, ni l'âge, ni la profession, ni le passé du narrateur de ce roman. Son aversion pour l'expérience humaine l'amène à la décision du suicide, quand il rencontre une femme encore plus négative que lui, un de ces êtres qui ratent tout, affligée d'un mari distant et d'une fille adolescente insupportable. L'échec réunit ces deux personnages. Les peaux se touchent, les cœurs hésitent dans ce récit où la nourriture joue un rôle de repoussoir. La morale émerge au fil d'un récit bien maîtrisé, faisant apparaître une aliénée vulnérable que son mari et sa fille cherchent à protéger, comptant sur le nouveau venu, le narrateur suicidaire. Mais celui-ci finit par révéler ses appétits et sa veulerie. ■

Jean Soublin

Denoël, 200 p., 16 €.

Départementale 15

de Jean-Marie Chevrier

Pour se rendre dans son village natal, Maurice, professeur retraité, solitaire et misanthrope, emprunte toujours le même itinéraire. Jusqu'au jour où sa routine est brisée par deux rencontres avec des auto-stoppeurs : Julien, bientôt 20 ans, dont la fiancée enceinte ne répond plus au téléphone ; Marie-Pierre, la trentaine, esseulée dans l'hôtel où n'est pas venu l'amant qu'elle attendait. Incertitude, désarroi, Maurice se voit « *le protecteur* » de « *deux spécimens identiques* ». Les fins de roman ne sont pas à dévoiler. Ce qu'il advient de ce trio improbable achève un récit plein de charme et troublant par sa façon de décrire les détresses qui font d'une vie un destin. ■

Pierre-Robert Leclercq

Albin Michel, 176 p., 14 €.

Je suis le voyage scolaire qui m'a conduit en Allemagne

et les étudiants que j'ai emmenés au musée du souvenir.

Je suis l'arbre généalogique dont les racines m'ont toujours été dissimulées,

et cette étrange photo qui les a révélées au grand jour.

Je suis mon grand-père qui n'est vraiment pas l'homme que je croyais.

Je suis l'histoire de ma famille que je livre au fil des pages de mon roman.

Je suis tous les internautes qui ont lu *L'Origine de la violence*

et ont voté pour moi.

Je suis Fabrice Humbert, et grâce à tous,

je suis le lauréat du Prix Orange du Livre.



Continuez à partager vos lectures et vos livres préférés sur le site du Prix Orange du Livre www.orange.fr/prixorangedulivre

plus loin ensemble

orange™

Dans l'œil de l'icône

W.J.T. Mitchell traque les rapports de pouvoir qui se nichent dans notre regard

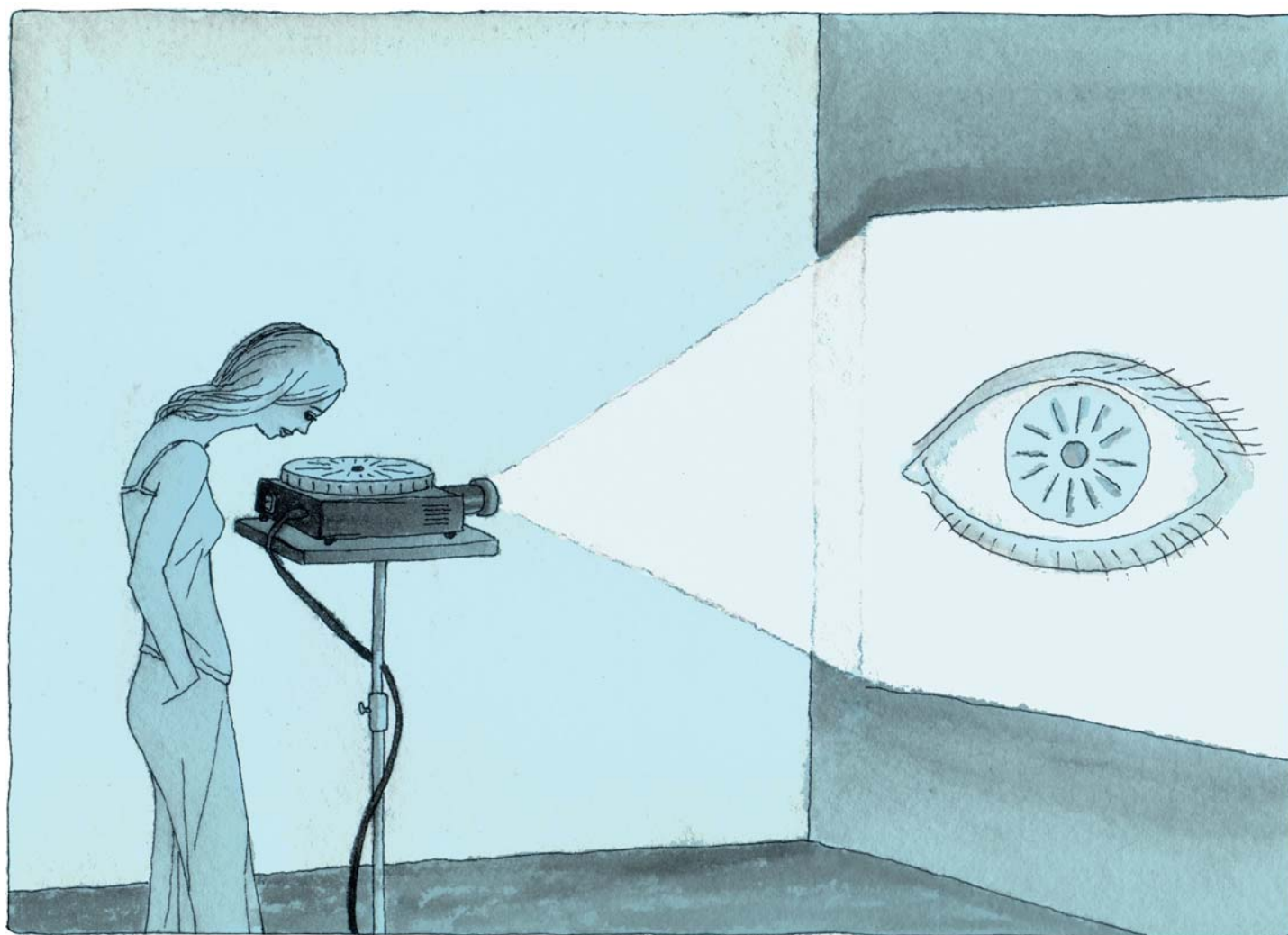
On ne comprend un tableau qu'une fois saisie la manière dont il montre ce qui ne peut être vu », écrit William J. Thomas Mitchell. Et qu'en est-il d'un livre ? Doit-on saisir sa manière de montrer ce qui ne peut être lu ? A ce titre, une juste présentation d'*Iconologie* consisterait à en donner, littéralement, une image. Or quelle représentation pourrait rendre compte de cette étude qui s'intéresse moins à l'identité matérielle des images qu'à « l'idée d'imagerie » en tant que telle ?

Inutile de chercher la réponse dans quelque œuvre picturale, le livre n'en analyse aucune. Il est comme « écrit par un auteur aveugle pour un lecteur aveugle », prévient le professeur de littérature et d'histoire de l'art à l'université de Chicago. Image et texte sont ici indissociables, mais à travers une relation problématique. L'histoire de la culture serait « une longue lutte pour la domination entre signes picturaux et linguistiques, chacune des parties revendiquant des droits de propriété sur une "nature" qui lui serait propre ».

Le projet d'*Iconologie*, qui a contribué à fonder les *visual studies* aux Etats-Unis à partir des années 1980 (lire ci-dessous), se situe dans cet entrechoc de l'image et du langage. Contrairement au mot, « l'image est le signe qui prétend ne pas être un signe, qui se déguise afin de se faire passer (et, aux yeux du croyant, il y parvient en effet) pour une immédiateté naturelle et une présence », écrit Mitchell. Sa question est donc la suivante : « Comment transforme-t-on les images et l'imagination qui les produisent en pouvoirs dignes de croyance et de respect ? »

Plus qu'à « l'essence » des images, il s'intéresse aux systèmes de pouvoir et de valeur, bref, l'idéologie qui anime notre rapport aux images. La « science des icônes » qu'est l'iconologie se révèle donc avant tout une « psychologie politique des icônes ». Mais aussi une étude « de l'icônophobie et de l'icônophilie », autrement dit du conflit entre ceux qui défendent la vérité des images et ceux qui la pourfendent comme illusion. Un conflit dont les querelles byzantines ou la confrontation biblique entre le Veau d'or et la Loi de Moïse ne seraient que des épisodes.

Or, pour Mitchell, la cause iconoclaste est perdue d'avance : tout projet prétendant « purger le monde de ses images » s'avère vain. Car, même à faire table rase des



OLISLAEGER

icônes matérielles, demeureraient nos images mentales, et surtout ce que l'auteur nomme les « hypericônes », c'est-à-dire des représentations imaginaires qui structurent nos modes de connaissance – pensons à l'allégorique caverne de Platon.

Une « anomalie centrale »

On aura beau briser les idoles, l'entreprise sera toujours, paradoxalement, fétichiste. Il en va ainsi du regard moderne : malgré sa confiance dans des images supprimées « naturelles » ou scientifiques-

ment « vraies », de la peinture perspectiviste à la photographie, il adore lui aussi une idole qui n'a rien à envier aux dessins magiques d'un peuple lointain : l'idole d'une raison conquérante, proclamant la transparence du réel, alors qu'elle est elle-même ethnocentrique. « *Idolâtrie paradoxale*, remarque l'auteur, puisqu'elle porte sur des images démythifiées et triviales, celles y compris de la publicité et de la pornographie. »

Dans ce livre qui n'a rien d'un paysage en perspective linéaire, plusieurs instantanés se succè-

dent : l'historien d'art autrichien Ernst Gombrich, aveuglé par le naturalisme de la peinture illusionniste classique ; l'écrivain allemand Gotthold Ephraim Lessing, dissimulant, derrière sa « loi des genres » (qui sépare radicalement les arts entre eux), une « loi du genre » hiérarchisant le masculin et le féminin ; Edmund Burke, dont tout le système esthétique se révèle guidé par des conceptions politiques : aux Français le sublime spéculaire, le raffinement des images et la violence féminine de la Révolution ; aux Anglais le subli-

me verbal, les passions poétiques et l'écoute masculine de l'expérience gouvernementale !

Mitchell s'écarte ici de la fameuse « iconologie » d'Erwin Panofsky. L'historien d'art allemand paraît des œuvres pour interpréter la pensée d'une époque, afin de nourrir en retour la compréhension de l'art. Mitchell se rapprocherait plutôt d'une démarche sémiologique, à la façon de Barthes, mais il s'en écarte, car pour lui l'image constitue une « anomalie centrale » parmi les signes. Pour comparer les représentations verbales et pictu-

Un « icono-clash » entre cultures visuelle et universitaire

De la peinture du quattrocen- to au clip ou au jeu vidéo, en passant par la carte postale touristique, l'affiche de propagande ou le tag, les *visual studies* (« études visuelles ») font fi des catégories et des hiérarchies habituellement de mise pour aborder les images en sciences humaines.

Créés dans les années 1980 aux Etats-Unis, à partir de réflexions sur la construction politique du regard, et ayant essaimé depuis dans les facultés anglophones sur le modèle des *cultural studies* (centrés notamment sur les cultures minoritaires), les départements universitaires dévolus à ces études

envisagent la « culture visuelle » de manière « dédisciplinarisée », selon le mot de W.J.T. Mitchell. Son *Iconologie*, mais aussi, plus tard, sa *Picture Theory* (1994) ont contribué à ouvrir cet espace de recherche, en marge de l'esthétique ou de l'histoire de l'art.

Sans équivalent en France

(bien que nourrie par un triptyque d'importation Derrida-Foucault-Lyotard), une telle approche croise néanmoins les enjeux d'une pensée de l'image que l'on trouve de ce côté-ci de l'Atlantique, par exemple chez un Georges Didi-Huberman. ■

D. Z.

David Zerbib

Histoire d'écritures, littérature de témoignages

Une plongée captivante dans les écrits des auteurs « ordinaires », tel le valet de Louis XIII

Que fait donc René Hémar, notable d'Etampes, lorsqu'il publie en 1653 son recueil de poèmes, *Les Restes de la guerre d'Etampes* ? Et comment comprendre ce Jean Maillefer (1611-1684), marchand drapier de Reims, qui prend la plume pour écrire son autobiographie et se dépeindre en mendiant déguisé, faisant l'aumône à Florence pour

regarder les jolies filles et redistribuer son gain aux véritables pauvres ? Une histoire (littéraire) étroite les considérerait sans doute comme des auteurs sans importance, des témoins de leur temps avant tout utiles pour illustrer une chronique locale de l'époque.

C'est une tout autre perspective que proposent trois historiens de l'Ancien Régime, Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira, soucieux d'effacer les oppositions trop simplistes entre histoire et littérature, entre témoignage et écriture. Dans ce volume intitulé *Histoire, littérature, témoignage* et écrit collectivement, ils invitent à considérer toutes les œuvres, inconnues ou canoniques, comme de véritables « actions par l'écriture ». La littérature devient dès lors « la réalité d'une force captée par toutes sortes d'auteurs, et non celle d'une culture diffusée et dégradée au fur et à mesure qu'on s'éloigne

des écrivains désignés aux historiens par l'histoire littéraire ». Les « supposés témoins ordinaires », qu'il s'agisse du valet de Louis XIII, Marie du Bois, d'un vigneron ou d'un notable de province, sont ainsi « littérisés ». C'est-à-dire pensés et étudiés comme des auteurs à part entière, dont il convient de

Histoire, littérature, témoignage
Ecrire les malheurs des temps de Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira

Gallimard, « Folio histoire inédit », 408 p., 8,60 €.

démontrer les opérations d'écriture. Cela implique de comprendre les motivations à se saisir de la plume, de dévoiler les logiques qui fondent le témoignage et de situer la place de l'écrit dans la vie ordinaire des individus.

Lorsque Rétif de La Bretonne (1734-1803) publie *La Vie de mon père*, qui dépeint les paysans d'un village bourguignon, il y élabore un véritable discours politique à l'échelon local, et non un témoignage d'évidence sur la vie rurale. On peut dire la même chose à propos de René Hémar, qui inscrit ses textes dans une stratégie de pouvoir à Etampes, entremêlée d'affaires familiales. Quant à Jean Maillefer, il ne conçoit pas de bons marchands sans la rédaction de multiples écrits. Chacun ses enjeux.

Avec beaucoup de minutie, nos trois historiens reconstituent donc les manières d'écrire et de penser l'écriture de nombreux « auteurs », petites gens, notables urbains ou nobles de cour, qui ont « témoigné » des « malheurs des temps », la guerre, la peste, la famine. Ce faisant, ils montrent que les historiens ont parfois manqué de la vigilance requise pour faire par-

ler ces textes au plus juste, qu'ils ont aussi, parfois, bâti des catégories bien artificielles, comme celle des « mémoires d'Etat » qui recourent des écrits par trop différents.

Processus de réécriture

Certes, les « témoins » évoqués ont été abondamment utilisés comme des réserves d'informations immédiatement disponibles. Mais pour Jouhaud, Ribard et Schapira, c'est aller bien vite en besogne. Difficile, expliquent-ils, de faire parler si simplement « Mémoires », « journaux » et autres libelles. On n'en saisit véritablement le contenu et l'objet que si l'on restitue le contexte de production. Ainsi, *La Vie de mon père*, de Rétif de La Bretonne, ne fait pleinement sens que située parmi l'ensemble des textes de l'écrivain et dans un long processus de réécriture. De même, les classiques « journaux d'événements » parisiens du XVIII^e siècle, si sou-

vent cités pour décrire la population de la ville, méritent d'être rapportés plus étroitement à leurs auteurs, dont les pratiques d'écriture sont liées à des pouvoirs qui s'inquiètent de l'ordre et du désordre dans la capitale.

On se gardera cependant d'une lecture maximaliste des propositions ici avancées : plusieurs vies seraient nécessaires au moindre ouvrage d'histoire, s'il fallait, pour chaque témoignage, reconstituer les enjeux d'écriture aussi profondément et brillamment que les auteurs le font. En tout cas, l'esprit et la démarche serviront de guide précieux non seulement pour lire les textes évoqués mais également tous les types de témoignage. Par-delà la richesse de ces réflexions, ce livre représente une plongée captivante dans la France d'Ancien Régime, servie par une plume collective d'une grande finesse. ■

Nicolas Offenstadt

LES EDITIONS
Persee
ECRIVAINS
Les Editions Persee recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :
Editions Persee
38 rue de Bassano
75008 Paris
Tél. 01 47 23 52 88
www.editions-persee.fr

Pour un New Deal écologiste

Deux essais pour comprendre l'histoire et les enjeux du souci environnemental

La crise a pu faire croire que le souci environnemental allait passer à l'arrière-plan. Il semble, au contraire, qu'il revient au cœur de l'agenda politique. Mais l'écologie peut se comprendre de plusieurs façons, et elle a une histoire qu'il est utile de redécouvrir.

La lecture du grand classique de Rachel Carson (1907-1964), *Printemps silencieux*, est à cet égard instructive. Ce best-seller mondial, publié aux Etats-Unis en 1950, a contribué à la prise de conscience publique des dégâts provoqués par les sociétés industrielles. L'écrivaine et biologiste marine décrit les conséquences funestes de l'usage massif du pesticide DDT sur l'écosystème et sur la santé humaine. Très documenté, le livre se clôt par un appel à quitter « l'autostrade » menant au saccage de la nature, et par cette leçon : « Vouloir « contrôler la nature » est une arrogance prétention, née d'une biologie et d'une philosophie qui sont encore à l'âge de Néandertal, au temps où l'on pouvait croire la nature destinée à satisfaire le bon plaisir de l'homme. » Le livre, qui suscitera la polémique, conduira le président Kennedy à créer une commission d'enquête, qui confirmera ses analyses. La naissance de l'Agence de protection de l'environnement (EPA) sera aussi un effet de *Printemps silencieux*.

Dans sa préface publiée en 1994, l'ancien vice-président Al Gore revendique sa filiation avec Carson. S'il note l'impact positif du livre, il déplore aussi que la situation ait empiré. La responsabilité de lobbies industriels influents, mus par l'appât du profit, est engagée : « On a affaire à une politique du pire. Le système actuel est un pari faustien – nous sommes gagnants à court terme, au prix d'une tragédie à long terme. »



Et tout indique que ce court terme s'avèrera « très court ».

Quinze ans après, est-il permis d'espérer ? Pour Alain Lipietz, économiste et militant des Verts, nous sommes à la croisée des chemins. Le problème ultime de la crise actuelle n'est pas la finance, mais le fait que « l'économie mondiale produit trop pour trop de pauvres insolubles, et produit mal en faisant trop pression sur la Terre ». Dans un entretien stimulant publié avec Alain Richard, il revient sur la crise de 1929, rappelant que les réponses qui lui furent apportées n'étaient pas toutes démocratiques et progressistes. La montée en puissance de l'Etat et de diverses sortes de « planisme » a même pu conduire au pire.

« Bifurcation » cruciale

Le propos vise une partie de la gauche, qui se dit antilibérale et étatiste. Lipietz avertit en effet que la droite, loin d'être par essence libérale, peut être dirigiste. Sur-tout, il souligne le risque de négli-

ger la « bifurcation » cruciale : « Il peut exister des planismes écologistes ou productivistes », et le libéralisme n'est pas toujours « l'ennemi principal ». En outre, la gauche étatiste néglige que, entre l'Etat et le marché, il y a les associations, les coopératives, l'économie solidaire : là s'invente un nouveau modèle de société, privilégiant le lien social et la protection de la nature.

Aussi Lipietz met-il en garde contre les facilités d'une relance productiviste, d'un « New Deal tout court », qui, inéluctablement, « se cassera le nez sur la dimension écologique de la crise ». Mais la « décroissance » n'est pas non plus la solution. La vraie question est de savoir ce qu'il faut faire décroître ou pas : le but est de promouvoir les activités qui diminuent la pression exercée sur la planète et qui améliorent la qualité de vie pour tous. Ce qui implique non pas la « fin du travail », mais l'essor d'une économie plus intensive en travail quali-



FRANÇOIS DELADERRIÈRE

fié et plus économe en matières premières.

L'objectif de Lipietz est aussi de convaincre que l'écologie politique n'implique pas le retour à une triste austérité. Tandis que ni la

Printemps silencieux de Rachel Carson

Préface d'Al Gore, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-François Gravrand et Baptiste Lanaspéze, éd. Wildproject, 286 p., 20 €.

Face à la crise : l'urgence écologiste d'Alain Lipietz

Ed. Textuel, « Conversations pour demain », 142 p., 16 €.

décroissance ni le protectionnisme ne sont des idéaux – pas plus que la course au « m'as-tu-vu bling-bling » –, l'écologie promet des finalités valables comme telles : la croissance du temps libre, un travail qualifié et épa-

nouissant, le développement des relations amicales et amoureuses, la solidarité et la délibération collective. Ainsi, le New Deal écologiste visera à travailler moins et mieux, en réduisant les dépenses énergétiques et en consacrant le temps libéré à des activités culturelles ou associatives.

On pourrait certes préciser ici ou là les analyses historiques de Lipietz. Et rappeler notamment que le New Deal, contrairement à une idée reçue, n'était pas exempt de considérations environnementales : le gouvernement Roosevelt lança même une politique audacieuse de reboisement des forêts, de préservation des sols et de protection des consommateurs. Mais le fait que cet aspect de l'expérience américaine soit tombé dans l'oubli confirme l'intérêt de repenser, face à des menaces inédites, les conditions de ce « New Deal vert ». ■

Serge Audier

On pourra lire aussi l'ouvrage collectif *Non au capitalisme vert*, Parangon, 125 p., 8 €.

Sorciers, ensorcelés, désorceleurs

L'anthropologue et psychanalyste Jeanne Favret-Saada revient sur ses premiers travaux

C'est l'herbe du pré qui porte le symptôme. Un matin, en taches, en cercles, une espèce de moisissure laiteuse a envahi la pâture. Une lèpre grasse témoin du sort jeté. C'est qu'un sorcier est venu dans la nuit « toucher » une vache de la ferme. Il s'est introduit dans l'étable et a arraché des poils de sa queue. Il en a fait des nœuds et a récité une bizarre incantation. La laitière, à la traite, n'a donné qu'un lait maigre. Tout le bon qu'il contient s'est retrouvé dans la « beurrée » étalée à même l'herbe en fins filaments blancs.

Comment retourner le maléfice à l'envoyeur ? Comment lui renvoyer l'envers de ses pouvoirs et lui faire payer ainsi sa magie malfaisante ? Voilà tout le travail du désorceleur. « N'y en aurait-il pas par hasard qui te voudraient

du mal ? » Ainsi prend place cet étonnant triangle (sorcier, ensorcelé, désorceleur) qui a longtemps fait l'ordinaire caché de drames dans nos campagnes. Une histoire implicite et secrète. Vieille comme les haies touffues

Désorceleur de Jeanne Favret-Saada

L'Olivier, « Penser/Rêver », 172 p., 18,50 €.

qui séparent les parcelles. Têtards de frêne et aubépines. Prunelliers, noisetiers, ronces et saules. Impénétrables entrelacs. Nous sommes dans le bocage.

« Entre 1969 et 1972, écrit Jeanne Favret-Saada, j'ai travaillé dans une région bocagère du nord-ouest de la France que j'ai voulu protéger de la curiosité médiatique – si

vive pour tout ce qui touche à la sorcellerie – en la désignant par l'expression vague de « Bocage de l'Ouest français ». » Pas besoin d'être grand clerc pour comprendre de la chercheuse a été pour l'essentiel la Mayenne et la Manche. Les noms des communes, même à peine effleurés, sont à cet égard signifiants. Et donner un lieu à une étude revient à lui apporter un décor et un arrière-plan. Indissociable de tout ce qui l'anime.

Jeanne Favret-Saada est anthropologue et psychanalyste. *Désorceleur*, son nouvel essai, est la suite de la démarche qu'elle avait entreprise pendant trois ans à l'époque. *Les Mots, la Mort, les Sorts : la Sorcellerie dans le bocage* (Gallimard, 1977) et *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, écrit avec Josée

Contreras (Gallimard, 1981), s'étaient révélés des essais d'une originalité et d'une force qui tenaient, pour une part, à l'implication complexe de leur auteur dans le processus même de son investigation. A sa place intime dans le fameux triangle. En s'y inscrivant vraiment. Le livre d'aujourd'hui offre comme un regard en retour sur le désorcelement, cette libération magique d'une emprise elle aussi magique.

Une forme de thérapie

Reprenant les matériaux récoltés lors de son travail, Jeanne Favret-Saada analyse comment les pratiques des désorceleurs peuvent apparaître comme une forme de thérapie d'une même famille. Elle analyse aussi les codifications et les associations que met en place une tireuse de car-

tes, M^{me} Flora, dans la relation à ses « patients ». L'ensemble signe d'étrangeté les comportements clos des rivalités et des peurs. Les temps changent pourtant. « Au moment de publier *Désorceleur*, prévient l'auteur, je dois toutefois signaler mon actuelle conviction : la sorcellerie telle que je l'ai connue n'existe sans doute plus sous la même forme dans le Bocage – si même elle existe. »

Mais cette prévention n'ôte rien à un ouvrage où la réflexion scientifique, la compréhension fine des êtres touche (involontairement ?) à une poétique des rites inquiétants et des sacrifices. « Faire bouillir un cœur de bœuf, y planter mille épingles. » : pour le coup, Jeanne Favret-Saada nous emmène sur un terrain... envoûtant. ■

Xavier Houssin

L'Invisibilité sociale

Nos sociétés sont-elles à ce point traversées par des pulsions destructrices qu'elles ne se contenteraient pas d'exclure ceux qui n'en occupent pas le centre, mais s'acharmeraient également à les rendre « invisibles », à les effacer ? A défaut d'être confrontée par l'auteur à la vie complexe des sociétés, l'hypothèse fonde ici une réflexion proprement philo-

zoom

sophique. Guillaume le Blanc définit en effet l'espace théorique dans lequel il est possible de déployer la question de l'invisibilité sociale autour de notions comme celles de vulnérabilité, de décence ou de reconnaissance. Il

s'attache cependant aussi à proposer des solutions « cliniques » redonnant à chacun la possibilité d'exprimer « l'agir créateur des vies invisibles » et de trouver sa « voix », de préférence à son image, au sein de la société. ■

Gilles Bastin
PUF, « Pratiques théoriques », 198 p., 19 €.

Correspondances de Pierre Curie

Sur les 498 lettres réunies et présentées dans ce très beau volume, 399 sont inédites. Elles pro-

viennent des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale de France, de l'École supérieure de physique et de chimie industrielles, mais aussi de collections particulières dans le monde entier. Le physicien entretient une correspondance avec ses amis, ses collègues, de Lord Kelvin à Henri Becquerel. Il invite une jeune étudiante polonaise, Marya Skłodowska – qui deviendra Marie Curie – à partager son rêve humanitaire et scientifique. Il négocie avec la direction de la

mine austro-hongroise de Sankt Joachimsthal afin d'obtenir des résidus de minerai d'uranium. L'ordre chronologique est suivi ; des textes intercalaires présentent les thèmes traités. Sur la vie scientifique des années 1898-1906 et sur l'existence d'un savant modeste et chaleureux, l'excellente édition de ces correspondances instruit tout autant qu'une biographie. ■

Jean-Paul Thomas
Lettres réunies et annotées par Karin Blanc, Ed. Monelle Hayot, 734 p., 40 €.

aparté

Feuilles de vigne

ON EST capable du pire quand on a la migraine. Une des femmes du roi persan Jamsheed en souffrait tant qu'elle résolut de mourir. Elle choisit pour se suicider de manger des raisins empoisonnés, conservés dans une jarre. La belle goûta à ces fruits défendus, s'assoupit et se réveilla le lendemain matin, débarrassée de ses maux de tête par ces baies étranges, qui, en réalité, avaient seulement fermenté. Combien de buveurs, depuis, ont fait au réveil l'expérience inverse... Cette histoire est l'une des innombrables légendes racontant la découverte du vin par l'homme : sauvage ou domestiquée, *Vitis vinifera* accompagne sa marche depuis la nuit des temps.

Auteur de nombreuses études de géographie culturelle sur la vigne, dont *Le Vin et le Divin* (Fayard, 2005) et *Bordeaux-Bourgogne, les passions rivales* (Hachette littéraires, 2005), Jean-Robert Pitte analyse avec gourmandise sa conquête de la planète, dans une histoire où constamment se mêlent archéologie, légendes et histoire sacrée. La Genèse fait de Noé, échoué sur le mont Ararat après le Déluge, le premier des vigneron, et donc du Caucase le lieu du premier vignoble de l'histoire. L'archéologie ne le dément pas : on a trouvé dans la région des cultures remontant à 6 000 ans avant Jésus-Christ. Le raisin était récolté et fermentait dans des jarres enterrées dans le sol, ce qui le mettait à l'abri des variations de température, suivant une méthode empirique qui reste employée dans certaines parties du monde, notamment en Géorgie. Preuve qu'en matière de vigne, même à l'heure des vins technologiques, le présent ne chasse jamais totalement le passé.

Boisson à l'infinie richesse symbolique, auxiliaire des danses dionysiaques comme des mystères de l'eucharistie chrétienne, le vin a prospéré pendant l'Antiquité, répandu par les Grecs et les Romains. Puis il recula en Occident, à la chute de l'Empire romain, mais sans disparaître : comme il était nécessaire à la communion, le christianisme l'avait rendu indispensable. La vigne déclina plus radicalement dans les zones musulmanes, où elle resta cependant cultivée, malgré l'interdit islamique, sans cesse contourné.

A partir du XVI^e siècle, la production se « laïcise », et une deuxième phase d'expansion s'amorce. Comme l'a montré Roger Dion, les amateurs de vin sont les vrais créateurs des grands vignobles. Ce constat, que le maître géographe appliquait à la France dans ses études historiques, est ici élargi au monde entier, jusqu'en Extrême-Orient. Aujourd'hui, si le vin a gagné le monde, sa consommation a chuté en France : les Français sont passés de 135 litres par personne et par an dans les années 1960 à moins de 50. Les temps ont changé, et le regard sur le vin aussi. Il y a deux siècles, le pape des gastronomes, Brillat-Savarin, écrivait qu'« un homme bien constitué peut vivre longtemps en buvant deux bouteilles par jour ». On en conviendra, malgré l'intensité des controverses scientifiques sur le sujet, c'est assez exagéré. ■

Jérôme Gautheret

Le Désir du vin à la conquête du monde, de Jean-Robert Pitte, Fayard, 334 p., 25 €. Signalons également deux ouvrages du même auteur : *A la table des dieux* (Fayard, 238 p., 22 €), et un ouvrage codirigé avec Massimo Montanari, *Les Frontières alimentaires* (éd. CNRS, 346 p., 29 €).

Joan Scott

« Politique et histoire sont toujours liées »

Professeur à Princeton, cette intellectuelle engagée a profondément renouvelé l'histoire des femmes. Ses travaux de renommée internationale explorent les paradoxes de la « différence » et de l'identité

Comment définir sans le trahir un projet intellectuel dont l'objet est précisément d'étudier la façon dont on produit des définitions ? Telle est l'énigme posée par le parcours de Joan Scott, professeur au prestigieux Institute for Advanced Study de Princeton et « *historienne des différences* » : « *C'est toujours cela qui m'intéresse, précise-t-elle, comment opère la différence dans de nombreux domaines : genre, sexualité, politique, société.* »

Regard précieux d'une intellectuelle engagée dans les mouvements sociaux et universitaires. Synthèse modeste d'une œuvre qui a profondément renouvelé l'histoire sociale, celle des femmes aussi, en conjuguant sans cesse théorie et recherche.



On a besoin en France d'un républicanisme critique, contre les discriminations et contre l'identité à la fois



C'est à Carmaux, le fief de Jaurès, que Scott fait ses premières armes au milieu des années 1960, avec une thèse sur l'organisation sociale et politique des verriers (*Les Verriers de Carmaux*, Flammarion, 1982). Lectrice des grands historiens britanniques E.P. Thompson et Eric Hobsbawm, Scott montre que ces artisans d'atelier n'ont créé un syndicat qu'à la fin de la phase d'industrialisation, et non au début, comme l'aurait voulu l'orthodoxie théorique marxiste : il n'y avait donc pas de « *relation nécessaire entre les conditions de classe et la conscience de clas-*

se ». Scott découvre ainsi une vérité d'une portée plus générale : le processus d'affirmation politique d'un groupe social n'a rien d'automatique. Il n'est pas déterminé par la position dans l'appareil de production ni par les ressources économiques.

C'est que les verriers de Carmaux ne sont pas seulement des verriers, les ouvriers pas seulement des ouvriers. « *Dans la complexité de l'identité*, explique Scott, *il y a toujours une propriété qui permet de se redéfinir.* » L'historienne récuse les approches aussi bien essentialistes que déterministes de l'identité. C'est au contact de Michel Foucault puis de Jacques Rancière qu'elle affermit cette intuition. Scott s'intéresse alors à la place, négligée, des femmes dans le monde ouvrier et, avec sa collègue Louise Tilly, à l'histoire des familles ouvrières (*Les Femmes, le travail et la famille*, Rivages, 1987).

Seule femme professeur d'histoire à Northwestern University (Chicago) au début des années 1970, elle est poussée par les étudiantes féministes à créer des cours d'histoire non « androcentrés » : « *Il y avait un groupe de femmes issues de diverses disciplines, dont l'historienne Natalie Zemon Davis. On organisait des séminaires, on les échangeait comme des samizdats, essayant de conceptualiser des cours d'histoire des femmes. Nous étions des aveugles cherchant une route de manière expérimentale.* »

Ses cours sont donc vite traversés par des témoignages d'étudiantes sur l'expérience ordinaire de la domination masculine. « *Mais je ne me pensais pas féministe* », dit Scott, qui se méfie de l'instrumentalisation politique de l'histoire. « *Cette expérience m'a convaincu de la nécessité d'établir une distance entre le présent et le passé, confie-t-elle aujourd'hui. La pédagogie n'est pas un instrument de la politique, mais doit être un outil de la critique, un moyen d'ouvrir de nouveaux questionnements.* »

Sa manière à elle d'articuler la pratique de l'histoire et l'action militante ? Elle consiste à refuser d'« *inventer une tradition* », à ne pas fantasmer un contre-hérosisme des vaincu(e)s de l'histoire. C'est l'axe principal de son chef-d'œuvre sur l'histoire du féminisme français depuis Olympe de Gouges (*La Citoyenne paradoxale*, Albin Michel, 1998) : comme l'histoire elle-même, plutôt que des légendes politiques, le mouvement d'émancipation des femmes n'a « *que des paradoxes à offrir* ». Pas plus qu'il n'existe une essence de la féminité, il n'y a de continuité historique de la cause féministe et de ses revendications. Cela vaut pour toutes les autres différences sociales et politisables : la « *classe* », la « *race* » ou la « *sexualité* ».

Ainsi Scott a-t-elle ouvert l'histoire sociale à une réflexion sur les classifications langagières qui constituent tout sujet politique. Contre le retour actuel au positivisme, la tâche de la chercheuse consiste à montrer le caractère contingent de toutes les différences produites ou affichées par les acteurs de l'histoire comme par les historiens. « *Pour jouer avec les orthodoxies des historiens, il faut aussi être subversif dans la forme* », dit-elle.

Se défaire des stéréotypes

Dans cet ouvrage qui inaugure chez Fayard une collection dirigée par Geoffroy de Lagasnerie, intitulée « *A venir* » sont rassemblés trois articles théoriques où Joan Scott vise à fonder une nouvelle histoire critique.

En s'appuyant sur les travaux de Michel Foucault et sur la théorie critique allemande, l'historienne des différences réhabilite la contingence dans l'histoire. Selon elle, la relation des noms (« *femmes* », « *Noirs* », « *homosexuels* ») aux choses « *est de l'ordre de l'interaction, non du reflet* ». Scott récuse ainsi le positivisme



BRIGITTE GRIGNET POUR « LE MONDE »

Si Joan Scott a pu échapper aux cadres dominants de sa discipline, c'est, de son aveu même, en s'écartant d'abord de l'influence paternelle dans une « *famille où politique et histoire ont toujours été alliées* », ce qu'elles sont toujours dans ses travaux. Ses deux parents enseignaient l'histoire au lycée, et son père était « *une personnalité difficile, dogmatique, qui présidait le syndicat des instituteurs de New York, et qui fut renvoyé sous le mac-carthisme* », précise Scott.

Elle fait son premier cycle universitaire dans un *college* de la Côte est où enseigne le théoricien critique Herbert Marcuse, alors inspirateur de la contestation étu-

diane. Admise ensuite à l'Université du Wisconsin (Madison), à l'avant-garde du militantisme étudiant, elle est l'assistante de l'historien allemand George Mosse et fait ses premiers papiers sur Fournier ou Lafargue, avant de s'initier à une histoire sociale en plein développement. Scott participe aux protestations contre la guerre du Vietnam et au mouvement des droits civiques. « *Mais je n'ai jamais été membre d'une organisation*, prévient-elle. *En militant, j'ai toujours été perplexe à l'égard des catégories fixes de l'identité, et distante vis-à-vis des interprétations unilatérales.* »

Distante aussi vis-à-vis de son

directeur de thèse, misogyne et indifférent, elle bénéficie des conseils épistolaires du sociologue et historien Charles Tilly, jeune professeur remarqué alors pour ses travaux sur la Vendée. Mais à son égard comme par rapport aux autres grandes figures anglaises et américaines de l'histoire sociale, Joan Scott demeurera dans une relation ambivalente : « *J'étais à la fois influencée, en opposition et en quête de reconnaissance.* »

Joan Scott porte également un regard critique sur la vie politique française, et ce depuis les années 1960, au cours desquelles elle a observé le racisme ordinaire des fonctionnaires français de l'état civil, à Carmaux. A travers une analyse du débat sur la parité (*Parité ! L'universel et la différence des sexes*, Albin Michel, 2005) et un ouvrage limpide consacré aux débats sur le voile, paru aux Etats-Unis mais refusé par les éditeurs français (« *pour les républicains orthodoxes, c'est trop* »), elle insiste sur la crise des sociétés postcoloniales et de l'universalisme français. « *On a besoin en France d'un républicanisme critique, à la fois contre les discriminations et contre l'identité* », défend-elle. Pour l'historienne des différences, aux Etats-Unis comme en France, l'histoire critique représente une arme politique, mais la politique des différences reste à inventer. ■

Laurent Jeanpierre

sociaux : « *l'éternel féminin* » ou « *l'ouvrier révolutionnaire* » se révèlent être des constructions mythologiques, bâties dans l'après-coup pour les besoins du combat idéologique.

L'histoire est faite de scénarios. Pour Scott, la tâche de l'histoire critique n'est pas de consolider les stéréotypes passés, mais de les défaire afin qu'émerge un imaginaire politique au présent. ■

L. J.
Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques, de Joan W. Scott, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claude Servan-Schreiber, Fayard, « *A venir* », 176 p., 17 €. ■

Les aventures du Petit Nicolas en Grèce



On aurait pu penser que la globalisation avait tout effacé. Mais non ! En Grèce, la plupart des enfants sont encore élevés dans la mythologie. Pas tout à fait au biberon mais presque, ils boivent les histoires de Persée et de la Gorgone Méduse, de Déméter et de Perséphone, de Thésée, d'Ariane et du Minotaure... « *Quand j'étais petit, en Arcadie, se souvient le cinéaste Costa-Gavras, la mythologie jouait le rôle que joue aujourd'hui la science-fiction auprès des jeunes : un voyage permanent vers un autre monde, poétique et magique. Plus grand, je voulais être Phaéton... mais en mieux. Je me disais :*

« Moi, je m'en sortirai toujours, je ne ferai pas comme lui. Je saurai conduire le char du soleil ! » » Pourtant, hormis Phaéton et Hercule – dont on dit qu'à l'âge de 2 ans, il avait déjà tué son maître de musique –, les personnages enfantins sont singulièrement absents de ces grands mythes. Rares sont les modèles juvéniles auxquels un petit Grec d'aujourd'hui peut immédiatement s'identifier.

« **Assez mal élevés** » C'est peut-être là justement l'une des explications du succès de la littérature de jeunesse en Grèce ces dernières années, qu'illustre la percée spectaculaire du *Petit*

Nicolas, de Sempé et Goscinny. « *Un phénomène historique* », résume la directrice du Centre national du livre grec à Athènes, Catherine Velissaris. La preuve : à la Foire de Thessalonique, qui s'est tenue du 28 au 31 mai, on faisait la queue aux éditions Orizontes. Les murs du stand y étaient même tout simplement construits avec... des volumes d'*O micros Nikolas*, les *Histoires inédites du Petit Nicolas*. Et Fenia Kaptsiki, du département des droits étrangers d'Orizontes, expliquait que les deux premiers tomes des *Histoires inédites* s'étaient déjà écoulés à 220 000 exemplaires, soit « *un chiffre colossal pour un petit pays comme la Grèce* ».

En attendant le film à l'automne, le succès des *Histoires inédites* a déjà provoqué la réédition des précédentes aventures du *Petit Nicolas*, la traduction des albums de Sempé, l'éclosion de livres ani-

més (*pop-up*) et une campagne de publicité à la télévision (très rare pour un livre pour enfants). Plus étonnant encore : Agnan, Eudes, Alceste et Clotaire sont désormais entrés dans les programmes des écoles grecques ! La clé de cet engouement ? Même si Nicolas occupe une place spéciale dans la culture orthodoxe, il ne semble pas que la popularité de ce saint patron tant aimé des enfants – il est celui qui en décembre dépose noisettes et pain d'épice dans leurs souliers – joue ici le moindre rôle. « *Nicolas est simplement un héros d'aujourd'hui, un garçonnet humain, amusant et tendre* », explique Manolis Piblis, journaliste au quotidien *Ta Nea*. L'écrivain Takis Theodoropoulos, lui, a une explication plus tranchante : « *Comme l'écrasante majorité des jeunes Grecs sont assez mal élevés, et que le Petit Nicolas n'est pas l'archétype des bonnes manières, il n'est pas impos-*

sible que son anarchisme leur paraisse à la fois séduisant et sécurisant. » Le fait est que le chef-d'œuvre de Sempé et Goscinny rompt avec tout ce que les Grecs ont connu jusqu' alors. « *A côté des grands mythes, une tentative de littérature pour la jeunesse a vu le jour dans les années 1930, mais elle s'inscrit encore aujourd'hui dans une veine sérieuse et pédagogique d'où les héros sont absents* », note Manolis Piblis. *Le Petit Nicolas* apporte la preuve qu'une autre littérature de jeunesse est possible...

Chiffres spectaculaires Ces derniers temps, la Grèce a connu une véritable explosion des ventes de livres pour les enfants. Les chiffres sont spectaculaires : aujourd'hui, près de 20 % de la production éditoriale grecque est destinée à la jeunesse. A Thessalonique, la veille du dernier jour de la Foire, il a fal-

lu fermer les caisses de la librairie jeunesse afin qu'il reste des ouvrages à vendre pour le lendemain... Dans ce pays notoirement francophile et encore assez francophone, la production française a le vent en poupe. Jules Verne, Antoine de Saint-Exupéry, Charles Perrot, Alexandre Dumas, René Goscinny et Rebecca Dautremer arrivent en tête des auteurs français les plus traduits. Au total, sur les 156 ouvrages traduits du français vers le grec en 2008, plus d'un tiers étaient des livres de jeunesse. Pour tirer les leçons de ce succès, Catherine Velissaris a proposé que la France soit l'invitée d'honneur du prochain Salon du livre de jeunesse d'Athènes. Un Salon aussi neuf que dynamique dont la troisième édition se tiendra du 29 janvier au 1^{er} février 2010. Hercule et Phaéton n'ont qu'à bien se tenir. ■

Florence Noiville